

Livres sur les mythes et légendes d'Arménie :

[Mythes et Légendes Arméniennes \(Guerres Anciennes\)](#)

[Mythes et Légendes Arméniennes \(épopée de Sassoun Livre I\)](#)

[Mythes et Légendes Arméniennes \(épopée de Sassoun Livre II\)](#)

[Mythes et Légendes Arméniennes \(épopée de Sassoun Livre III Partie 1\)](#)

[Mythes et Légendes Arméniennes \(épopée de Sassoun Livre III Partie 2\)](#)

[Mythes et Légendes Arméniennes \(épopée de Sassoun Livre IV\)](#)

[Mythes et Légendes Arméniennes: Livre V Les Enfants du Seuil — Contes merveilleux d'Arménie occidentale](#)

Pour enfants :

[Histoires Arménienne, David de Sassoun \(Histoires à raconter, lire et des jeux !\): Histoires, Mythes et Légendes pour Enfants](#)

Les Intrépides de Sassoun

***Sasna Tsrer* : L'Épopée des
Quatre Générations**

Introduction

Il est des œuvres qui ne s'écrivent pas — elles se respirent, se chantent, se transmettent de bouche en bouche, de génération en génération, portées par la voix des bardes de village à travers les siècles. *Sasna Tsrer*, les **Intrépides de Sassoun**, est de celles-là.

Cette épopée héroïque arménienne est sans doute l'une des œuvres les plus singulières de la littérature orale mondiale. Contrairement à *l'Iliade* ou à *l'Épopée de Gilgamesh*, contrairement au *Beowulf* ou à la *Chanson de Roland*, elle n'a jamais été couchée sur le parchemin par la main d'un scribe. Elle a survécu uniquement par la mémoire vivante des hommes — transmise dans les montagnes âpres des Hauts Plateaux arméniens, dans les villages de la région de **Sassoun**, au sud-ouest du lac de Van, là où les rochers eux-mêmes semblent porter l'écho des anciens combats.

Une épopée née des montagnes

Sassoun — *Sasun* en arménien — est une région de haute montagne, aujourd'hui située dans l'est de la Turquie. Son nom, sous sa forme génitive *Sasna*, donne naissance au titre de l'épopée. Quant au mot *tsrer* — souvent traduit par « fous », « téméraires » ou « intrépides » — il porte en lui une idée de rébellion, d'insoumission, de force brute qui refuse de plier. Ce mot résume à lui seul l'esprit de toute l'œuvre.

L'épopée se déploie en **quatre cycles** qui retracent les exploits de quatre générations de guerriers issus d'une même lignée héroïque :

- **Cycle I** — *Sanasar et Baghdasar*, les frères fondateurs de la forteresse de Sassoun
- **Cycle II** — *Lionne du Méandre (Tsovinar)* et *Mher l'Ancien*, père du héros central
- **Cycle III** — *David de Sassoun (Sasuntsi Davit)*, le héros par excellence, figure solaire et libératrice
- **Cycle IV** — *Petit Mher (Mher le Jeune)*, fils de David, dont le destin tragique clôt le cycle épique

Ensemble, ces quatre cycles forment une fresque monumentale où la guerre, l'amour, la trahison, la loyauté et le sacrifice se mêlent dans une langue poétique d'une puissance rare.

Les racines profondes de l'épopée

Longtemps, les premiers chercheurs — parmi lesquels le philologue **Manuk Abeghian** et l'académicien **Joseph Orbeli** — ont interprété l'épopée comme le reflet de la résistance arménienne contre la domination musulmane entre le VIIIe et le Xe siècle. Cette lecture historiciste, qui fit longtemps autorité, situe le cœur narratif de l'œuvre dans les luttes armées contre les califats arabes et leurs exigences de tribut.

Mais les travaux ultérieurs du philologue arménien **Grigor Grigoryan**, publiés entre 1981 et 1989, ont profondément renouvelé cette interprétation. Son analyse minutieuse révèle que les racines de l'épopée plongent bien au-delà du Moyen Âge — jusque dans les temps cunéiformes du royaume d'Urartu, et peut-être même dans un passé préhistorique. Certains épisodes portent les marques indéniables d'une culture **matriarcale** ancienne, antérieure à toute influence iranienne ou hellénistique.

Sasna Tsrer est donc une œuvre à strates multiples : elle parle à la fois d'un peuple qui résiste à l'oppression, d'un ordre du monde ancien fondé sur des forces cosmiques, et d'une conception héroïque de l'humanité enracinée dans les plus vieilles croyances arméniennes.

Une transmission orale, un patrimoine vivant

L'épopée fut découverte par le monde savant relativement tardivement, à la fin du XIXe siècle, lorsque des collecteurs commencèrent à recueillir les récits des *ashoughs* et des *gusan* — les bardes arméniens — dans les villages de la région. Depuis lors, plus d'une centaine de versions différentes ont été recensées, chacune portant la marque de son conteur, de sa région, de sa mémoire particulière.

En **2012**, l'UNESCO a inscrit la performance des *Intrépides de Sassoun* sur la liste représentative du **patrimoine culturel immatériel de l'humanité**, reconnaissant en cette épopée non seulement un chef-d'œuvre de la littérature arménienne, mais un trésor vivant de la mémoire humaine.

Ce livre

Le présent volume rassemble un cycle de l'épopée dans une version narrative complète, restituée en français dans une prose moderne (contrairement à la version originale en vers).

Ici, vous rencontrerez **Sanasar**, bâtisseur de forteresse et fils des eaux ; **David**, le géant solaire qui brise les chaînes de son peuple ; et **Mher le Jeune**, condamné à errer aux portes du monde jusqu'à la fin des temps. Leurs histoires sont celles d'un peuple qui a survécu à tout — aux conquêtes, aux exils, aux destructions — parce qu'il a su garder vivante, dans la voix de ses bardes, la flamme impérissable de ses mythes.

« Les portes de Mher ne s'ouvriront que lorsque le monde sera juste. » — Tradition orale de Sassoun

Pokr Mher venge la mort de David

Écoutez, écoutez bien, car ce que je vais vous conter n'est pas une histoire ordinaire. C'est le récit d'un sang qui ne meurt pas, d'une lignée que ni le fer ni le temps n'ont pu effacer. Avant de commencer, laissez-moi invoquer ceux qui nous ont précédés, car on ne parle pas des héros de Sassoun sans d'abord demander miséricorde pour leurs âmes.

Miséricorde pour Pokr Mher, le Petit Mher, le dernier des grands. Miséricorde pour Kohar Khanum, la dame au cœur de pierre précieuse, elle qui porta la douleur comme une couronne. Miséricorde pour Tzenov Hovan, l'homme à la voix qui portait plus loin que le tonnerre dans les gorges du Caucase. Miséricorde pour Kerry Toros, l'oncle fidèle, celui dont les bras ont tenu debout plus d'un destin chancelant. Et miséricorde pour David, David aux Sept Lignages, David de Sassoun, le plus grand de tous, lui dont la mort a déchiré le ciel comme on déchire un voile.

Car voilà comment les choses se passent, dans les montagnes d'Arménie : les héros naissent, combattent, meurent — mais leur sang, lui, continue. De père en fils, de grand-père en petit-fils, de lignage en lignage, la flamme se transmet. Et c'est ainsi que nous arrivons à Pokr Mher.

Pokr Mher retourne à Sassoun

Quand David mourut — que son soleil soit accordé à vos fils —, son fils Mher se trouvait à Gaboudgogh. La nouvelle ne lui était pas parvenue. Là-bas, loin des deuils et des larmes de Sassoun, il festoyait avec quarante jeunes hommes et quarante jeunes femmes, buvant du vin de grenade vieux de sept ans, riant, chantant, ignorant tout de ce qui venait de s'effondrer.

C'est ainsi que la vie se moque parfois des héros. Le plus grand guerrier de Sassoun gisait mort, et son fils levait sa coupe.

Le temps passa. Kerry Toros, l'oncle au regard pesant, celui qui avait survécu à trop de guerres pour ne pas savoir lire les signes, prit Tzenov Hovan à part et lui dit : — Hovan, si nous ne bougeons pas, Ch'm'shkgig Sultan va fondre sur Sassoun. Il va tout piller, tout brûler. Il faut aller chercher le fils de David. Lui seul peut venger son père. Lui seul peut tenir la Maison des Grandees, la Chochantz Doun, et garder Sassoun debout.

Ils prirent avec eux sept peaux de buffle — vous comprendrez bientôt pourquoi — et prirent la route de Gaboudgogh.

Arrivés aux portes du palais, ils demandèrent au gardien où se trouvait le fils de leur frère. Le gardien les regarda droit dans les yeux et dit : — Il est mort.

C'était un mensonge, bien sûr. Mais un mensonge organisé, soigneusement construit. Car ceux qui gardaient Mher savaient ce qui arriverait s'il apprenait la mort de son père. Ils l'avaient enfermé derrière sept portes, sept portes de bois et de fer, et ils avaient ordonné aux musiciens de jouer sans relâche — trompettes, tambours, tout ce qui pouvait couvrir une voix humaine. Mher était trop précieux, ou trop dangereux, pour qu'on le laisse partir. Depuis Gaboudgogh, il tenait les rois ennemis à distance comme une forteresse vivante, et ses geôliers le savaient.

Kerry Toros ne crut pas le gardien. Il dit : — Nous savons reconnaître les tombes des nôtres. Dans notre lignée, les corps grandissent avec les années vécues : celui qui meurt à un an repose dans une tombe de dix Alep-Kaz de long, celui qui meurt à deux ans dans une tombe de vingt Alep-Kaz, et ainsi de suite, chaque année ajoutant dix kazes à la longueur de la sépulture. Montrez-nous le cimetière.

Ils parcoururent le cimetière de long en large. Aucune tombe n'avait la taille qui aurait convenu à un homme de leur sang. Mher était vivant.

Alors Tzenov Hovan dit : — Enroulez les peaux de buffle autour de moi.

C'était le moment pour lequel ils les avaient apportées. Car Tzenov Hovan n'était pas un homme ordinaire — sa

voix était une force de la nature, capable de traverser les montagnes, de fendre les vallées, de passer sous les portes les mieux calfeutrées. Mais une voix pareille, sans protection, peut tuer celui qui l'émet. Ils l'enveloppèrent donc dans les sept peaux, l'emmenèrent au sommet d'une colline, et Hovan ouvrit la bouche.

— Mher, mon garçon, bois ! Bois ton vin de grenade ! Ton père a été tué. Cela fait sept jours que nous le pleurons.

Dans la salle de fête, derrière les sept portes, Mher entendit quelque chose. Un souffle, une vibration, une voix qu'il reconnut sans pouvoir la nommer. Il cria aux musiciens : — Taisez-vous ! J'ai entendu la voix d'un des miens !

Les musiciens jouèrent plus fort. Les tambours tonnèrent, les trompettes hurlèrent. Mais Mher, immobile au milieu du bruit, cherchait la direction de cette voix :

— Elle venait, cette voix, mais d'où ? De l'est ou de l'ouest ? Du nord ou du sud ?

Et Hovan répondit, de sa colline, enveloppé dans ses peaux de buffle :

— Elle vient du nord, elle vient du sud, elle vient de l'ouest, elle vient de l'est. Ton père a été tué. Cela fait sept jours que nous le pleurons. Sa mort est sans vengeance. Viens avec nous. Tu es un guerrier de la Maison de Sassoun.

Le garde tenta encore de le retenir : — Ce n'est pas la voix des tiens, c'est le bruit des trompettes, ce sont les garçons qui jouent.

Mais à la troisième fois qu'il entendit l'appel, Mher n'écoula plus personne. Il se leva, et d'un seul coup de pied il fracassa la première porte. Puis la deuxième. Puis la troisième, la quatrième, la cinquième, la sixième. Et la septième s'ouvrit comme les autres — sous le pied d'un homme qui n'avait plus rien à perdre.

Kerry Toros le vit arriver de loin, marchant avec cette assurance des fils de héros qui ne savent pas encore qu'ils sont orphelins.

— Hovan, dit-il à voix basse, laisse-moi d'abord le mettre à l'épreuve. Si c'est bien le fils de David, je l'emmène à Sassoun. Si ce n'est pas lui, je le tue, et nous rentrons.

C'était la manière des anciens. On ne faisait pas confiance aux apparences. Le sang se prouvait.

Quand Mher s'approcha, Kerry Toros lui barra la route :
— Où vas-tu comme ça, gamin, avec cet air de seigneur ?

— Deux hommes m'appelaient, répondit Mher. Où sont-ils ?

— Et qui es-tu, toi, pour qu'on t'appelle ? Tu n'es qu'un enfant.

— Si toi tu es un homme, pourquoi pas moi ?

Toros sourit intérieurement, mais son visage resta de pierre. — Je pourrais te lancer ma masse, gamin. Mais par égard pour ta jeunesse, lance la tienne en premier. Je lancerai ensuite.

Mher prit sa masse et la lança de toutes ses forces. Kerry Toros éperonna son cheval aux six jambes, le Lazky, et la masse passa sous le ventre de la bête sans toucher personne.

Puis Toros lança la sienne. Elle cloua la jambe de Mher contre sa selle. Toros la retira. Mher ne fit pas un bruit.

Toros le regarda, interdit. — Dis-moi, gamin. Qui est ton père ? Qui est ta mère ? Je crois que tu es un bâtard. Quand ma masse frappe les rochers, ils se brisent en mille morceaux. Et toi, tu n'as pas même gémi.

— Le bâtard, c'est toi, dit Mher. Mon père est David. Ma mère est Khantout.

Ils se reconnurent.

Mher regarda autour de lui. Son père n'était pas là. Il posa la question dont il connaissait déjà la réponse.

Tzenov Hovan lui dit : — Ton père a été tué. Ta mère est morte. Et d'un moment à l'autre, Ch'm'shkgig Sultan peut fondre sur Sassoun.

Alors Mher tomba. Pas comme on tombe de fatigue — comme on tombe quand le monde s'effondre sous vos pieds. Ses oncles coururent vers lui, tentèrent de le relever. Ils n'y parvinrent pas. Ses larmes coulèrent pendant trois jours, si abondantes qu'elles transformèrent la terre autour de lui en borbier.

Au bout de trois jours, Mher se releva. Et il pleura d'une autre façon — avec des mots, avec des images, avec tout ce qu'un fils n'a pas eu le temps de voir :

Ô mes yeux, vous auriez dû devenir aveugles plutôt que d'être les yeux d'un enfant orphelin. Vous auriez dû voir le casque sur la tête de mon père.

Ô mes yeux, vous auriez dû devenir aveugles. Vous auriez dû voir la ceinture autour de la taille de mon père.

Ô mes yeux, vous auriez dû devenir aveugles. Vous auriez dû voir l'Épée-Éclair de mon père.

Ô mes yeux, vous auriez dû devenir aveugles. Vous auriez dû voir la cotte de mailles de mon père.

Ô mes yeux, vous auriez dû devenir aveugles. Vous auriez dû voir les bottes aux pieds de mon père.

Ô mes yeux, vous auriez dû devenir aveugles. Vous auriez dû voir Kourkig Jelaly, le cheval de mon père.

Puis Mher se tut. Il monta sur son cheval. Et avec Kerry Toros et l'oncle Hovan, il prit la route de Sassoun.

Le piège de Madghavank

Sur la route de Sassoun, il y avait un monastère qu'on appelait Madghavank. Dans les montagnes d'Arménie, les monastères n'étaient pas seulement des lieux de prière — ils étaient aussi des carrefours, des refuges, des postes d'observation. Et parfois, entre les mains des hommes, des pièges.

Les rois voisins, ceux qui avaient été les ennemis de David de son vivant et qui n'attendaient qu'une occasion de s'assurer que sa lignée ne leur causerait plus d'ennuis, avaient appris que Mher passerait par là. Ils étaient allés trouver l'abbé du monastère et lui avaient glissé à l'oreille : — Envoie-nous un message dès que tu le vois arriver. Nous nous occupons du reste.

C'est ainsi que la trahison s'habille, parfois, en robe de moine.

Vers le soir, alors que les trois hommes approchaient du monastère, Kerry Toros — qui chevauchait en tête, comme toujours, car les anciens passent devant pour que les jeunes ne marchent pas dans les embûches — s'arrêta brusquement.

Mher, qui le suivait avec Hovan, demanda : — Pourquoi t'arrêtes-tu, oncle ?

— Regarde, dit Toros. Ils ont barré la route avec de grands troncs. Ce n'est pas un accident. C'est pour nous épuiser. Nous allons devoir les déplacer un à un, et quand nous arriverons au monastère, à bout de forces, leurs soldats nous tomberont dessus.

C'était un piège simple, comme les meilleurs pièges le sont toujours.

— Comment on dégage la route ? demanda Mher.

— Si David était là, dit Toros, je soulevais les troncs avec ma lance et il les emportait. Mais David n'est plus là.

Mher le regarda. — Kerry. Tu les soulèves. Je les emporte.

Toros glissa sa lance sous le premier tronc et le souleva. Mher l'enlaça de ses deux bras, le porta jusqu'au bord du ravin, et d'un coup de pied l'envoya dans le vide. Ils firent ainsi pour chaque tronc, l'un après l'autre, jusqu'à ce que la route soit libre, avant que la nuit ne tombe.

Ils entrèrent dans le monastère. L'abbé les accueillit avec les égards réservés aux voyageurs — une grande chambre, de la nourriture, un toit pour la nuit. Et pendant qu'ils mangeaient et s'endormaient, il envoya secrètement un message aux sept rois.

Kerry Toros se réveilla à l'aube. Il alla à la fenêtre. Dehors, aussi loin que portait le regard, il n'y avait que soldats. Les armées des sept rois avaient encerclé le monastère pendant la nuit, silencieusement, comme une marée.

— Mher ! Réveille-toi ! Les sept rois sont là, leurs armées ont cerné le monastère !

Mher se frotta les yeux. Hovan se leva. Ils s'approchèrent tous les trois de la fenêtre. Dans une forêt, on peut compter les arbres. Les soldats des sept rois, on ne pouvait pas les compter. Et au milieu d'eux, on pouvait voir l'abbé.

Mher dit simplement : — Je sors. Suivez-moi.

Il monta sur son cheval et fonça dehors.

Ce qui suivit, les conteurs le décrivent toujours de la même façon, parce qu'il n'y a pas d'autre façon de le dire : Mher frappa à droite, frappa à gauche, et les soldats tombèrent comme des nuées de moustiques que le vent disperse. Il n'y avait pas de stratégie, pas de formation, pas de manœuvre. Il y avait Mher, et il y avait ceux qui se trouvaient devant lui.

Voyant cela, Kerry Toros et Tzenov Hovan furent pris à leur tour par la fièvre du combat. Chacun arracha un

platane — un arbre entier, racines comprises — et se jeta dans la mêlée.

Mher, au milieu du carnage, les aperçut et cria : — Mais qu'est-ce que vous faites avec des arbres ?

Toros répondit, sans ralentir : — Toi, gamin, tu étales le blé sur l'aire de battage. Nous, on ramasse les épis qui traînent.

Quand le dernier soldat fut dispersé, ils capturèrent l'abbé et le ramenèrent au monastère.

Mher descendit de cheval. De la main gauche, il souleva le lourd linteau de pierre de la porte du monastère. De la main droite, il saisit l'abbé par les cheveux, glissa sa tête sous le linteau, et laissa retomber la pierre.

Puis il se redressa et dit : — Ce monastère ne s'appellera plus Madghavank. Il s'appellera désormais Madnavank — le monastère de la trahison. Pour que personne n'oublie ce que son abbé a fait.

Les noms, en Arménie, ne sont pas des détails. Ils sont des mémoires gravées dans la pierre, des jugements que le temps ne peut pas effacer.

Mher, Kerry Toros et Tzenov Hovan remontèrent sur leurs chevaux et reprirent la route de Sassoun.

L'armure de David et la vengeance de Mher

Quand ils arrivèrent à Sassoun, Tzenov Hovan descendit dans les profondeurs de la Maison des Grandees et en ressortit les bras chargés. Il portait l'armure, les armes, tout ce qui avait appartenu aux guerriers de Sassoun. Et derrière lui venait Kourkig Jelaly, le cheval légendaire, celui dont on disait qu'il n'était pas tout à fait un cheval ordinaire — car rien, à Sassoun, n'était tout à fait ordinaire.

Hovan posa tout cela devant Mher et dit : — Mon fils, prends cette armure. Revêts-la. Monte ce cheval. Des guerriers de la Maison de Sassoun, il ne reste plus que toi. Pour qui garderais-je tout cela ?

C'est ainsi que se transmettent les héritages, dans les grandes familles — non pas par des mots écrits sur du papier, mais par le poids d'une cote de mailles que l'on pose sur les épaules d'un fils.

Mher revêtit la Cotte de Mailles de David. Il drapa sur ses épaules le Manteau de Velours. Il chaussa les Bottes d'Arzroum — car Arzroum, la grande cité arménienne, était réputée pour son cuir et ses artisans, et les bottes qu'on y fabriquait étaient celles des hommes qui marchaient vers la bataille sans trembler. Il

ceignit l'Épée-Éclair à sa taille. Il prit en main la Lance du guerrier et accrocha à son bras la Masse redoutable.

Puis il glissa le mors d'acier dans la bouche de Kourkig Jelaly et posa sur son dos la Selle de Nacre.

Il allait le monter quand le cheval parla.

Car Kourkig Jelaly parlait. Dans la tradition arménienne, les chevaux des grands héros ne sont pas de simples montures — ils sont des compagnons, des juges, parfois des sages. Kourkig Jelaly avait porté David. Il connaissait le poids d'un héros.

— Eh, gamin arrogant, dit le cheval. Qui es-tu pour me monter ? En as-tu seulement le droit ?

Mher ne se démonta pas. — Kourkig Jelaly, ne fais pas le difficile. Je suis moi aussi un brave de la Maison de Sassoun.

Le cheval réfléchit un instant — et ce fut un vrai silence, le genre de silence où une décision se prend. — Par égard pour David, dit-il enfin, je ne t'en voudrai pas pour ce que tu as dit. Monte.

Mher monta.

Il demanda à ses oncles de montrer la voie. Ils partirent ensemble affronter Ch'm'shkig Sultan, la puissance ennemie qui menaçait Sassoun depuis la mort de David.

Tzenov Hovan, en chemin, laissa échapper ses doutes à voix haute : — Que puis-je faire, moi ? Mher est encore jeune, il ne mesure pas ce qui l'attend. Et moi, je suis vieux. Je n'ai plus la force de combattre.

Mher se retourna vers lui. — Oncle. Nous sommes de la Maison de Sassoun, oui ou non ? Les rois ennemis n'oseraient pas s'approcher de nos tombes, même quand nous sommes morts. Alors en avant. Notre combat nous attend.

Et Kourkig Jelaly, qui avait tout entendu, ajouta sa voix : — Pourquoi as-tu peur, homme de peu de foi ? Je piétinerai à moi seul trois fois plus de soldats que ceux qui nous font face. Que sont-ils, après tout ? Je les massacrerai de ma queue, de mes sabots, et de mon souffle.

Ce n'était pas de la vantardise. C'était de la certitude.

Ils atteignirent la cité de Ch'm'shkig Sultan. Mher évalua la situation et demanda à ses oncles : — Vous préférez attaquer la ville ou l'armée ?

Ils pesèrent la question. — Nous ne sommes pas en nombre suffisant pour prendre et raser la ville.

Mher réfléchit. — Vous pesez chacun deux fois mon poids. Je vous envoie tous les deux sur un front, et seul je tiens l'autre. Vous êtes d'accord ?

Tzenov Hovan et Kerry Toros échangèrent un regard. — Nous, nous attaquons la ville.

Et ils s'élançèrent.

Mher tira l'Épée-Éclair et fondit sur l'armée. Il frappa à droite. Il frappa à gauche. Il n'épargna ni soldat ni officier. Il les abattit tous, et quand ce fut fini, il dit simplement : — Ceci, je l'ai fait pour venger mon père.

Puis il saisit Ch'm'shkig Sultan elle-même. Il attacha sa chevelure à la queue de Kourkig Jelaly et laissa le cheval partir au galop. Le cheval traversa les terres, laissant derrière lui des morceaux épars dans chaque contrée qu'il traversait. Quand il s'arrêta, il ne restait plus que les cheveux, toujours noués à sa queue.

Mher alla voir ce que ses oncles avaient accompli.

La ville était rasée. Pas une pierre sur une autre. Pas un mur debout. Sauf un chat, perché au sommet d'un minaret, qui regardait autour de lui d'un air tranquille, comme si tout cela ne le concernait pas.

Mher arracha un platane et envoya le chat valser du haut de son perchoir.

Puis il grimpa au sommet du mont Nemruth — cette montagne ancienne, que les peuples du Caucase connaissaient bien et qui dominait les terres comme un trône de pierre — et de là-haut, il scruta l'horizon. Une colonne de fumée montait quelque part.

Il redescendit, retourna dans les ruines de la ville. Dans un recoin, parmi les décombres, une vieille sorcière était accroupie, soufflant sur un feu qu'elle venait d'allumer.

— Pourquoi fais-tu monter cette fumée ? demandèrent Mher et ses oncles.

La vieille leva les yeux et dit, sans une once de peur : — Pour que vous ne puissiez pas dire que vous avez détruit Khlat si complètement qu'aucune fumée ne s'en est jamais plus élevée.

Même dans la défaite, il y avait ceux qui refusaient de laisser l'ennemi avoir le dernier mot. La vieille sorcière, à sa façon tordue, défendait l'honneur de sa ville.

Mher la regarda. Puis il courba deux arbres vers le sol, attacha un pied de la vieille au sommet de l'un, l'autre pied au sommet de l'autre, et lâcha les deux arbres en même temps.

C'est ainsi que fut achevée la destruction de Khlat.

— J'ai vengé la mort de mon père, dit Mher.

Et les trois hommes prirent ensemble le chemin du retour.

La promesse de David et Kohar Khanum

Le temps passa. À Sassoun, les jours se succédaient, et Mher les regardait passer comme un homme qui sait qu'il n'est pas à sa place. Un matin, il dit à son oncle ce qu'il portait en lui depuis longtemps :

— Oncle, je dois partir. Je dois parcourir le monde. Je ne peux pas rester ici.

Il fit une pause, puis ajouta, à voix plus basse, comme si les mots lui coûtaient : — Il n'y a pas d'héritier pour moi. Et la mort ne veut pas de moi non plus.

C'était le fardeau de Mher. Dans la tradition arménienne, certains héros portent en eux une force si démesurée que le monde ordinaire ne peut les contenir — ni les retenir, ni les libérer. Mher était de ceux-là. Trop vivant pour mourir, trop seul pour vraiment vivre.

Il ceignit l'Épée-Éclair, monta sur Kourkig Jelaly, et s'en alla.

Il chevaucha longtemps. Le temps et la distance n'avaient pas beaucoup de prise sur Mher. Il traversa des plaines, des vallées, jusqu'à ce qu'il se retrouve devant une forêt si dense que même la lumière n'y

passait plus. Kourkig Jelaly s'arrêta. Il n'y avait pas de chemin.

Mher mit pied à terre et abattit les arbres un à un, se frayant un passage à la force des bras, jusqu'à l'aube. De l'autre côté de la forêt, il trouva un rocher immense qui barrait la route. Il allait chercher un moyen de contourner l'obstacle quand un renard détala devant lui.

Dans les récits arméniens, le renard n'est jamais là par hasard. Il connaît les chemins que les hommes ne voient pas. Mher le suivit, sans trop savoir pourquoi, comme on suit parfois une intuition. Le renard le mena jusqu'au sommet de la montagne. Et là, en regardant autour de lui, Mher aperçut au loin les toits et les tours d'une capitale.

Il descendit vers elle.

En chemin, il fit halte près d'une caverne isolée pour se reposer. C'est alors qu'une gazelle passa devant lui, haletante, la langue pendante, comme si elle avait été longtemps pourchassée. Mher tendit son arc, tira, et la gazelle tomba.

Il regardait encore sa proie quand il vit arriver vers lui un groupe de vingt cavaliers. Ils criaient, ils insultaient : — Comment ose-t-il, le fils de ce fou de David de Sassoun, tuer la gazelle de notre roi !

Mher n'aimait pas qu'on parle de son père sur ce ton. Il n'aimait pas non plus qu'on lui parle sur ce ton à lui. La colère lui monta au visage, et il lança son cheval vers eux. Les vingt hommes, en voyant Mher fondre sur eux, firent quelque chose de parfaitement raisonnable : ils firent demi-tour et s'enfuirent à toute bride.

Mher continua sa route jusqu'aux portes de la cité du roi Bajig. Il n'entra pas. Il dressa sa tente à l'extérieur des murs — comme le font les guerriers qui arrivent en leur propre nom, sans demander permission, sans se cacher.

La nouvelle parvint rapidement au roi : Mher de Sassoun était là, campé devant la ville.

Le roi Bajig ne tergiversa pas. Il prit avec lui son vizir, ses ministres, ses conseillers, et sortit en personne à la rencontre de Mher. Il s'approcha et dit :

— Au temps où ton père combattait Msrah Melik, lui et moi avons fait un serment.

— Quel serment ? demanda Mher.

— Nous nous sommes juré que si j'avais un jour une fille et lui un fils, ma fille serait donnée à son fils. Dieu a donné un fils à David — toi. Et il m'a donné une fille. Veux-tu la prendre pour épouse ?

C'était une promesse d'avant. Une promesse faite entre deux guerriers sur un champ de bataille ou dans le feu d'une alliance — le genre de serment que les hommes de cette époque considéraient comme aussi solide que le fer. David n'était plus là pour l'honorer. Mais son fils, lui, était là.

Mher répondit avec la franchise directe qui était la sienne : — Si la jeune fille me plaît, je la prendrai. Si elle ne me plaît pas, je ne la prendrai pas.

Ils allèrent voir la jeune fille. Elle s'appelait Kohar Khanum — Dame Kohar, celle dont le nom signifie le joyau, la gemme précieuse. Quand Mher la vit, elle lui plut. Et quand elle vit Mher, il lui plut aussi.

Parfois, les promesses faites par les pères trouvent leur sens dans les yeux des enfants.

Kohar Khanum

Le lendemain matin, Kohar Khanum se leva avant tout le monde et s'approcha de sa fenêtre. Elle regarda dehors et vit Mher endormi dans sa tente, les jambes allongées au-delà de la toile, exposées au soleil qui montait déjà haut dans le ciel.

Quelque chose se serra dans sa poitrine. Pas de la pitié, exactement — Kohar n'était pas femme à s'apitoyer facilement. Plutôt une pensée pratique, directe : cet homme allait attraper une insolation.

Elle s'habilla. Vêtement cramoisi, armes ceintes à la taille, elle monta sur son étalon bai et chevaucha jusqu'à la tente de Mher.

— Mher, dit-elle. Le soleil te frappe.

Mher ouvrit un œil. — Qu'est-ce que je peux y faire ? La tente est trop petite.

— La tente n'est pas trop petite, dit Kohar. Elle est grande. C'est toi qui es un Aznahour.

Un Aznahour — un noble, un seigneur de haute lignée, dont le corps même semblait trop grand pour les espaces ordinaires. C'était un compliment et une moquerie à la fois, et Mher le sentit.

— Laisse-moi dormir, dit-il.

— Je suis le fils du roi, dit Kohar. Je veux éprouver ta force. Bats-toi contre moi. Si tu gagnes, je te donne ma sœur Kohar au lever du soleil. Si tu perds, je te coupe la tête.

Mher monta à cheval. Kohar monta à cheval. Ils se firent face sur le terrain.

Quand Mher lança sa masse, Kohar la rattrapa. Quand Kohar lança sa masse, Mher la rattrapa. Aucun des deux ne céda. La terre résonnait sous les sabots des chevaux, les bras ne fléchissaient pas, et ni l'un ni l'autre ne voulait être le premier à baisser les yeux.

Ce fut Kohar qui parla la première : — Mher, arrêtons-nous. Nous avons épuisé les bêtes. Retourne te reposer dans ta tente. Je t'envoie à manger et à boire.

Elle repartit, fit rôtir un agneau, fit préparer une outre de vin, du pain, et envoya le tout à la tente de Mher avec un serviteur. Mher mangea, but, s'allongea et dormit jusqu'au matin.

Au lever du soleil, Kohar changea de vêtement. Elle passa un habit noir — la couleur du défi, de l'épreuve qui ne pardonne pas — ceignit ses armes et revint à la tente.

À l'entrée, elle demanda : — Es-tu Mher, le fils de David ?

— Oui, dit Mher.

— Es-tu celui qui est venu prendre ma sœur Kohar ?

— Oui, dit Mher.

— Alors je vais t'éprouver encore une fois. Si tu gagnes, je te donne ma sœur demain matin. Si je gagne, je te coupe la tête. Quelle est l'épreuve ? demanda Mher. — Nous tirerons une flèche à travers ton anneau. Celui qui manque perd.

L'anneau de Mher était large — assez pour qu'une flèche y passe. Ils le posèrent comme cible.

Kohar tira la première. Sa flèche traversa l'anneau sans même le faire bouger.

Mher prit son arc, visa. Et à ce moment-là, Kohar vint se placer juste devant lui.

Il leva les yeux. Son regard s'attarda sur son visage — et il ne put pas s'en empêcher, parce que Kohar était belle de cette beauté qui ne demande pas la permission — et sa flèche dévia. Elle toucha l'anneau, le fit tomber, mais ne le traversa pas.

Kohar leva sa masse. — Les termes sont les mêmes. Je te coupe la tête.

— Non, dit Mher. Tu t'es placée devant moi. C'est ton visage qui a dévié ma flèche. Ce n'est pas une défaite.

Kohar reposa l'anneau. — Très bien. Une dernière fois. Si tu traverses l'anneau, je tiens ma parole. Si tu manques, je te coupe la tête.

Mher visa. Tira. La flèche passa au centre de l'anneau sans le toucher.

Kohar baissa sa masse. Et pour la première fois, quelque chose ressemblant à un sourire passa sur son visage.

— Mher, dit-elle, tu es digne d'être le mari de Kohar. Mais je te le dis encore une fois — ne laisse pas le soleil te frapper.

Elle repartit et envoya une deuxième tente avec un serviteur, avec l'ordre de la dresser de manière à couvrir les pieds de Mher.

C'est à ce moment-là que Mher comprit. Il n'y avait pas de frère. Il n'y avait pas de fils du roi venu le tester. C'était Kohar elle-même — depuis le début. Kohar qui l'avait regardé dormir depuis sa fenêtre, qui avait combattu contre lui à la masse, qui avait failli lui couper la tête, qui s'était placée devant lui pour le faire trébucher, et qui avait envoyé une tente supplémentaire pour que ses pieds ne brûlent pas au soleil.

Dans la tradition arménienne, les femmes qui valent quelque chose ne se laissent pas donner — elles choisissent. Et Kohar avait choisi à sa façon.

Quelques jours plus tard, Mher et Kohar furent unis. Les noces durèrent sept jours et sept nuits — comme il se doit pour une maison de la taille de Sassoun — avec festins, chants, et tout ce que la joie peut contenir quand elle se donne sans retenue.

Mais le soir des noces, quand Mher vint retrouver Kohar, elle avait posé une épée entre eux dans le lit.

— Le Roi de l'Ouest lève un tribut sur mon père, dit-elle. Si tu peux y mettre fin, tu seras mon mari et je serai ta femme.

Ils dormirent, l'épée entre eux.

Au matin, Mher monta sur Kourkig Jelaly et prit la route de l'Ouest.

Quand les soldats du roi virent arriver Mher — cet homme qui sur son cheval ressemblait à une montagne posée sur une montagne — la terreur les saisit. Ils rassemblèrent leur armée malgré tout, parce que c'est ce que font les soldats, et ils vinrent l'affronter.

Mher éperonna Kourkig Jelaly. Ensemble, ils s'abattirent sur l'armée comme une tempête qui n'a pas de pitié. Ils combattirent jusqu'au coucher du soleil. Quand la nuit tomba, Mher fit demi-tour et rentra.

Il trouva Kohar et lui dit : — J'ai tué le Roi de l'Ouest. Personne ne viendra plus jamais réclamer de tribut à ton père.

L'épée, cette nuit-là, disparut du lit.

Le retour à Sassoun et les fils du roi d'Alep

Le temps passa. Un message arriva de Sassoun.

C'était Tzenov Hovan qui écrivait, et les mots portaient le poids d'un homme qui n'a plus l'âge de se battre seul : — Mher, les petits-fils insolents de Gosbad deviennent menaçants. Ils cherchent querelle à Sassoun. Je n'ai plus la force de les affronter. Viens vite.

Mher lut le message et se tourna vers Kohar. — Prends ma masse et accroche-la à la porte. Si des pahlevans — des guerriers, des hommes de force — passent par ici, ils ne t'importuneront pas. Ils verront la masse et diront : Mher est à la maison, il dort.

C'était une ruse simple, presque tendre dans sa franchise. La masse de Mher était connue dans tout le pays. Son ombre suffisait à tenir les hommes à distance. Il confia donc sa maison à son arme et son arme à sa femme, monta sur Kourkig Jelaly, et prit la route de Sassoun.

Il arriva le soir. Quelque chose se noua dans sa gorge en apercevant les contours familiers de la ville — les murs, les toits, les chemins qu'il avait parcourus enfant. L'émotion le saisit sans prévenir, comme elle saisit

parfois même les plus grands guerriers, et des larmes lui montèrent aux yeux.

Les portes étaient fermées. Son oncle avait verrouillé et s'était couché.

Mher appela — et sa voix, dans la nuit, avait quelque chose d'une plainte et d'une chanson à la fois, comme les veilleurs qui chantent pour ne pas dormir :

— Oncle, mon père, réveille-toi. Réveille-toi de ton doux sommeil.

Hovan entendit la voix dans son demi-sommeil et murmura : — Une voix claire est venue jusqu'à mon oreille et m'a tiré de mon sommeil profond.

Sa femme grommela sans ouvrir les yeux : — Quelle voix, homme ? C'est la Maison de Sassoun. Tu as barré les portes. Tu as encore peur ?

— Oui, dit Hovan doucement. J'ai peur. Je suis vieux. Mes proches sont loin de moi.

Mher monta alors sur le toit et chanta plus fort :

— Oncle, mon père, réveille-toi. J'ai laissé ma maison derrière moi. J'ai laissé ma masse à la porte. Je l'ai confiée à la fille du roi Bajig.

Hovan se leva d'un bond, courut ouvrir, et quand il vit Mher, il le prit par la tête et l'embrassa sur le front. —

Comment as-tu pu partir et laisser ta maison sans protection ? Qui veille sur elle ?

— Seul Dieu et ses anges savent que je suis parti, dit Mher. Et il y a sur ma masse un grand joyau qui jette une lumière aveuglante sous le soleil. Personne n'osera forcer la porte en le voyant. Et la nuit, les bougies de cire brûlent — leur éclat éloigne également les indésirables.

Hovan hocha la tête, les yeux brillants. — Sois mille fois le bienvenu. Je sais que tu prendras la place de ton père.

— Qui t'importune, oncle ? demanda Mher.

— Les quatre petits-fils de Gosbad. Quatre petits-fils, comme quatre bêtes sauvages.

— J'irai les capturer. Tu veux que je les tue ou que je te les ramène vivants ?

— Fais comme tu veux, dit Hovan. Tue-les ou ramène-les.

Le lendemain matin, Mher monta sur Kourkig Jelaly et chevaucha vers Lerra Dasht — la plaine large et

dégagée où les conflits se réglèrent à découvert, sous le ciel ouvert du Caucase.

Il vit venir vers lui les quatre petits-fils de Gosbad. Dès qu'ils l'aperçurent, ils décochèrent leurs flèches sans même s'arrêter. L'une d'elles atteignit le sabot de Kourkig Jelaly et s'y enfonça.

Mher tira l'Épée-Éclair et frappa la flèche d'un coup sec — il en coupa la moitié, mais l'autre moitié resta logée dans le sabot. Il n'avait pas le temps pour ça maintenant. Il chargea, captura les quatre petits-fils, et les ramena à son oncle.

Kourkig Jelaly boitait légèrement en entrant dans la cour. Hovan vit le sabot blessé, se pencha, et trouva le bout de flèche encore planté dans la chair. Sans un mot, il alla chercher ce qu'il fallait — des hyacinthes et des émeraudes, car dans l'ancienne Arménie, les pierres précieuses n'étaient pas seulement des ornements, elles portaient des vertus de guérison que les herboristes et les sages connaissaient bien. Il les fit fondre et versa l'onguent chaud dans la blessure.

Le sabot guérit. Et quand il guérit, il était plus solide qu'avant.

Quant aux quatre petits-fils de Gosbad, Mher les cloua à la porte — deux d'un côté, deux de l'autre — comme on cloue un avertissement à ceux qui passeraient encore par là avec de mauvaises intentions.

Il reprit la route vers Kohar Khanum. Il chevauchait depuis un moment quand il rencontra une troupe : quarante frères à dos de chameaux, les fils du roi d'Alep, des pahlevans de haute stature. Ils échangèrent les salutations d'usage, et les quarante dirent à Mher :

— Nous sommes quarante frères. Si tu te joins à nous, nous serons quarante et un.

— Je serai votre frère, dit Mher. Mais dites-moi — d'où venez-vous, et que faites-vous si loin d'Alep ?

— Nous avons une sœur, dirent-ils, qui a pris le trône de notre père et nous a chassés. Elle règne sur notre pays.

— Amenez-moi à elle. Je veux voir quelle sorte de sœur elle est.

Les quarante frères se regardèrent. — Si tu veux vraiment savoir... Notre sœur est née cannibale. Elle a dévoré notre père, notre mère, et tous les habitants de la ville.

Dans les traditions du Caucase et du Proche-Orient ancien, les démons cannibales — souvent des femmes aux pouvoirs surnaturels — représentent la transgression absolue, la rupture de tout lien humain et familial. Ils ne sont pas simplement mauvais : ils sont ce

qui détruit l'ordre du monde de l'intérieur. C'est pourquoi il faut un héros de l'extérieur pour venir les abattre — quelqu'un qui n'appartient pas à cet espace souillé.

Mher était cet homme-là.

Il alla trouver la sœur cannibale, la saisit, et d'un seul coup lui trancha la tête.

Puis il retourna vers les quarante frères. — J'ai tué votre sœur cannibale. Vous pouvez rentrer dans votre ville.

Les quarante se jetèrent à ses pieds, lui embrassèrent les mains, les pieds. — Nous n'avions pas pu la détruire nous-mêmes. Tu nous as sauvé la vie. Prends notre royaume si tu le veux. Nous serons tes serviteurs jusqu'à notre dernier jour.

Mher les regarda. — Je ne veux rien de vous. Je ne veux pas être roi. Je ne veux pas être le seigneur d'une ville.

Il fit une pause, puis dit ce qu'il portait en lui depuis toujours, cette phrase qu'il avait dite à son oncle avant de partir, et qu'il répétait maintenant comme un homme qui essaie de comprendre sa propre nature :

— Je suis Mher, fils de David de Sassoun. Je ne peux pas rester. Je ne peux pas avoir d'héritier. Et la mort ne veut pas de moi.

Il remonta sur Kourkig Jelaly et continua sa route.

Le Rocher de Van

De la ville d'Alep, Mher chevaucha vers l'est jusqu'à Bagdad.

À l'entrée de la ville, il vit un vieil homme assis au bord du chemin. Mher s'arrêta. — Que se passe-t-il à Bagdad ? Qui est le roi ?

— Je ne connais pas le roi, dit le vieillard. Mais on dit qu'il est un petit-fils du Calife.

— Et le tombeau de Baghdasar — où est-il ?

— En face du palais du roi.

— Baghdasar est de ma parenté, dit Mher. Il est de la Maison de Sassoun. Montre-moi son tombeau.

Le vieillard le guida. Mher descendit de cheval dans le jardin qui entourait la tombe, se prosterna, et pria. On dit que l'empreinte de ses mains est encore visible dans la pierre là où il s'est agenouillé ce jour-là.

Il quitta Bagdad et chevaucha jusqu'à la ville de Gézir.

Là coule la rivière Gézir-Shat, alimentée par cent quarante ruisseaux qui descendent des montagnes et s'y déversent en un seul courant. Trois fois déjà, cette

rivière avait inondé la ville — dévastatrice, incontrôlable, indifférente aux hommes qui vivaient sur ses rives.

Mher regarda le fleuve. Puis il chercha un rocher d'une taille convenable — c'est-à-dire, une taille que seul Mher pouvait soulever — et le jeta au centre du courant. Le rocher se posa au fond du lit et divisa la rivière en deux bras, qui s'éloignèrent de part et d'autre de la ville comme deux bras qui s'écartent pour laisser passer. Gézir ne fut plus jamais inondée.

Sur ce rocher, Mher bâtit Brcha-Balak — la forteresse qu'on ne peut pas détruire. Elle existe encore, dit-on, pour ceux qui savent où regarder.

Il reprit la route vers la maison de Kohar, dans la ville du roi Bajig.

Sa masse était toujours accrochée à la porte, exactement là où il l'avait laissée. Personne n'était entré. Le joyau enchâssé dans le métal avait fait son office.

Mher entra.

Il trouva Kohar allongée sur sa couche. Elle était morte.

Il prit sa main — et vit qu'elle tenait une lettre. Il la déplia et lut : *Quand tu rentreras et que tu me trouveras ici, je*

t'en supplie, ramène-moi à Sassoun et enterre-moi près de Khantout Khanum.

Khantout Khanum était sa mère à lui — la mère de Mher, enterrée à Sassoun. Kohar avait voulu reposer près d'elle. Dans sa mort, elle avait pensé à la maison de son mari, à la terre de Sassoun, comme si elle avait toujours voulu y appartenir.

Mher prit le corps de Kohar dans ses bras et repartit vers Sassoun.

Quand il arriva, il apprit que Tzenov Hovan, son oncle, était mort lui aussi pendant son absence.

Il construisit un tombeau et enterra Kohar aux côtés de Khantout, comme elle l'avait demandé. Puis il fit chanter quarante messes — quarante, le nombre des grands deuils, le nombre des grandes traversées — pour le repos de l'âme de Kohar, de Hovan, et de tous les morts de la Maison de Sassoun. Il y en avait eu beaucoup.

Quand les messes furent chantées, il voulut partir. Mais la terre ne voulait plus le porter. Sous ses pas, sous les sabots de Kourkig Jelaly, le sol fléchissait, cédait, comme si le monde lui-même refusait de le soutenir.

Mher fit demi-tour et alla jusqu'au tombeau de sa mère. Il posa la main sur la pierre et chanta, à voix basse d'abord, puis de plus en plus fort, de cette voix qu'on

entend dans les lamentations arméniennes depuis des siècles — à la fois plainte et prière :

— Mère, lève-toi. Mère, lève-toi. Je suis Mher, l'enfant que tu as nourri. Tu m'as porté près de ton cœur pendant neuf mois. Tu as souffert sur cette terre. J'ai erré sans but à travers le monde entier — et je n'ai trouvé nulle part une mère aussi chère que toi.

Une voix sortit du tombeau — lointaine, voilée, comme quelque chose qui parle depuis l'autre côté de ce que les vivants peuvent entendre :

— Que puis-je faire, mon fils ? Que puis-je faire ? Les traits et les couleurs ont quitté mon visage. La lumière a quitté mes yeux. Le serpent et le scorpion nichent sur moi. Tu as assez erré dans le monde. Assez erré... Akravou Kar est ton refuge. Va vers Akravou Kar — le Rocher du Corbeau.

Mher pleura. La voix ne revint pas.

Il alla alors au tombeau de son père. Il s'agenouilla dans la neige — la neige de m'rmour, froide et lourde comme un chagrin qui a pris de l'âge — et chanta encore :

— Père, lève-toi. Père, lève-toi. Je n'appartiens plus à la grande Maison de Sassoun. Je n'appartiens plus à ce monde. La neige est tombée aujourd'hui, et les pieds de ton fils Mher brûlent du froid de m'rmour. J'ai eu faim de

ta présence, père. J'ai eu faim de tes mots qui apaisaient. Et j'ai erré seul dans le monde.

Une voix sortit du tombeau de David — plus grave, plus ancienne, celle d'un homme qui a tout vu et tout traversé avant d'aller là où il est maintenant :

— Que puis-je faire, mon fils ? Que puis-je faire ? Les traits et les couleurs ont quitté mon visage. La lumière a quitté mes yeux. Le serpent et le scorpion nichent sur moi. Tu as assez erré dans le monde. Assez erré... Akravou Kar est ton refuge. Quand le monde sera détruit et rebâti. Quand la terre pourra à nouveau porter ton cheval. Alors — le monde sera à toi.

Mher pleura longtemps. La voix ne revint plus.

Il chevaucha vers Vosdanah Gaban.

À son arrivée, le prince de la ville lui tendit un lasso et le captura — lui et son cheval, liés ensemble. C'était une humiliation que personne avant lui n'avait osé infliger à un fils de Sassoun.

Mher, immobilisé, invoqua ce qu'il y avait de plus sacré dans les deux traditions qui se croisaient en lui — l'ancienne Arménie et l'Arménie chrétienne : — Au nom du Pain et du Vin, du Seigneur Éternel, et de la Haute Madone de Marout —

Et il frappa. Les liens se rompirent. Kourkig Jelaly fut libre.

Mais la terre continuait de céder sous eux. Mher leva les yeux vers le ciel et demanda à Dieu — directement, comme on parle à quelqu'un qu'on connaît depuis longtemps et à qui on ne cache plus rien — soit de lui envoyer un dernier combat, soit de lui prendre l'âme.

Dieu envoya sept anges à cheval.

Ils se battirent de midi jusqu'au coucher du soleil. Mher brandit l'Épée-Éclair, mais la lame ne pouvait pas atteindre les anges — elle glissait sur eux comme sur de la lumière. Et la terre, sous Kourkig Jelaly, continuait de s'enfoncer. Les sabots du cheval disparaissaient dans le sol à chaque pas, comme si la terre refusait de porter ce poids immense, ce poids d'un homme qui n'était ni tout à fait mortel ni tout à fait libre de mourir.

— Hai, hoy, dit Mher à voix haute, pour lui-même, pour personne. C'est inutile. La terre aussi est devenue vieille et fatiguée. Elle ne peut plus porter les sabots de mon cheval.

Il descendit de Kourkig Jelaly et le guida à pied jusqu'au pied d'une montagne près de Van. Là se trouvait un grand rocher. Les gens l'appellent depuis ce jour le Rocher de Van.

Mher s'arrêta devant lui et dit — à voix basse, comme un jugement qu'on se prononce à soi-même : — Je vais

frapper ce rocher avec mon épée. Si la lame le fend, je suis innocent. Si elle ne le fend pas, je suis coupable.

Il frappa.

Le rocher se fendit en deux.

Mher entra. Kourkig Jelaly entra. Et le rocher se referma sur eux.

Quand Kerry Toros apprit ce qui s'était passé — que Mher était enfermé dans la roche, vivant mais absent, présent mais inaccessible — le chagrin l'emporta. Il mourut de peine.

On dit que Mher est encore là, dans le Rocher de Van, avec son cheval et son épée. Il attend. Il attend que le monde soit détruit et rebâti, que la terre soit assez solide pour porter à nouveau ses pas. Certains soirs, près du lac de Van, on entend le bruit sourd de sabots frappant la pierre de l'intérieur. Ce n'est pas un tremblement de terre. C'est Kourkig Jelaly qui s'impatiente.

Et Mher attend.

Le Rocher du Corbeau

On dit que deux fois par an, le rocher s'ouvre.

Une fois à Vardavar — la grande fête de l'eau et des roses, célébrée en plein été, quand on s'asperge d'eau en signe de purification et de joie, héritée des temps où l'on honorait Anahit, déesse de la fertilité et de l'amour. Une fois à Hambartzoum — l'Ascension, quarante jours après Pâques, quand le ciel et la terre semblent plus proches l'un de l'autre qu'en aucun autre moment de l'année.

Ces deux fêtes ont ceci en commun : elles parlent de passage, de montée, de ce qui traverse la frontière entre ce monde et l'autre. Et c'est à ces moments-là, dit-on, que le rocher de Van se fend.

Mher sort alors sur Kourkig Jelaly. Il galope sur les terres rocheuses, couvre en une heure la distance de quarante jours de route — quarante, toujours ce nombre des grandes épreuves et des grandes distances. Mais quand les sabots touchent la terre ordinaire, le sol cède encore. Les jambes du cheval s'enfoncent. Mher ne peut pas avancer.

Il fait demi-tour. Il rentre dans le rocher. Et le rocher se referme.

On raconte aussi que la veille de Hambartzoum, un berger s'approcha un jour d'Akravou Kar — le Rocher du Corbeau. Le rocher s'ouvrit. Le berger entra.

Il vit un homme immense assis dans la pierre, immobile, comme quelqu'un qui attend depuis si longtemps qu'il n'est plus tout à fait dans le temps.

— Mher, demanda le berger, quand sortiras-tu de cet endroit ?

Mher leva les yeux. Et il dit ce qu'il répète, sans doute, à quiconque vient lui poser cette question depuis des siècles :

— Si je sors d'ici, la terre ne me portera pas. Je ne resterai pas sur cette terre tant que le monde sera mauvais et que le sol sera faux.

Il marqua une pause — la pause d'un homme qui a eu beaucoup de temps pour réfléchir à ce qu'il attend.

— Quand le monde mauvais sera détruit et rebâti. Quand le blé poussera gros comme une gousse de rose. Quand l'orge poussera grosse comme une noix. C'est seulement alors que mon cheval et moi pourrons partir.

Le berger sortit. Le rocher se referma derrière lui.

Et tous les vendredis, dit-on, de l'eau sainte du rocher. Cette eau-là — ce n'est pas la pluie, ce n'est pas la source. C'est Kourkig Jelaly. C'est la sueur ou les larmes du cheval qui attend à l'intérieur, dans l'obscurité de la pierre, patient comme son maître.

Les voyageurs qui passent près du Rocher de Van un vendredi entendent parfois un hennissement. Ils pressent le pas, ou ils s'arrêtent, selon ce qu'ils portent dans le cœur.

Voici la prière du conteur — car tout récit arménien se clôt ainsi, en nommant les morts, en demandant pour eux la miséricorde, comme on allume une bougie pour chacun avant d'éteindre la lumière :

Que la miséricorde soit sur Dzovinar. Quarante miséricordes sur Sanasar. Que la miséricorde soit sur Baghdasar. Quarante miséricordes sur Deghtzoun Dzam. Que la miséricorde soit sur Kerry Toros. Quarante miséricordes sur Tzenov Hovan. Que la miséricorde soit sur Medz Mher. Quarante miséricordes sur Armaghan. Mille miséricordes sur le vaillant David. Quarante miséricordes sur Khantout Khanum. Que la miséricorde soit sur Pokr Mher. Quarante miséricordes sur Kohar Khanum.

Que la miséricorde soit sur le grand ménestrel — notre maître — qui nous a transmis ce récit.

*Et mille miséricordes sur les âmes des parents de ceux
qui ont écouté.*

Le rocher est toujours là, près du lac de Van.

Mher est toujours à l'intérieur.

Il attend que le monde mérite d'être porté.

Note de l'auteur

Ce qui reste quand tout est accompli

Les épopées héroïques finissent généralement par une victoire. Un ennemi vaincu, une ville libérée, un roi couronné, un ordre restauré. *L'Iliade* finit sur les funérailles d'Hector — mais Troie brûlera, et la guerre aura eu un sens. Le *Shahnameh* finit sur des défaites, mais des défaites qui disent quelque chose sur le destin des empires. Même les épopées sombres offrent une résolution — un point où l'on peut s'arrêter et dire : voilà ce qui a été accompli, voilà ce que cela a coûté, voilà ce que cela signifie.

L'épopée de Sassoun ne fait pas cela.

Elle finit sur un homme seul, dans un rocher, au bord du lac de Van. Pas mort. Pas vivant. Pas vainqueur. Pas vaincu. Simple — en attente. Et le rocher se referme sur lui, et l'eau suinte les vendredis, et le cheval hennit dans le silence, et personne ne sait quand — ni si — cela finira.

C'est une fin qui refuse d'être une fin. Et ce refus est peut-être la chose la plus arménienne de toute l'épopée.



Mher le Jeune est le quatrième héros de la lignée de Sassoun. Il arrive après Sanasar et Baghdasar, qui ont fondé la forteresse et établi la lignée. Après Mher l'Ancien, son grand-père, qui a combattu et aimé et brisé son vœu et en est mort. Après David de Sassoun, son père, qui a vengé, libéré, régné — et maudit son fils dans un moment de colère qu'il n'a pas pu reprendre.

Mher le Jeune arrive en dernier. Il arrive avec tout ce que les trois générations précédentes ont laissé derrière elles — les victoires, les dettes, les fautes, les

promesses tenues et les promesses rompues. Il arrive avec le poids de trois vies héroïques sur les épaules, et il n'a pas demandé à le porter.

Ce n'est pas sa faute. Ce n'est pas la faute de son père — ou pas seulement. C'est la logique même de ce que l'épopée appelle la lignée : chaque génération transmet à la suivante non seulement sa force et son nom, mais aussi ses dettes impayées, ses colères non résolues, ses vœux brisés. La lignée de Sassoun est une lignée de héros — et les héros, dans ce monde-là, ne soldent jamais complètement leurs comptes. Ils laissent toujours quelque chose à régler.

Généalogie des Héros de Sassoun



Sanasar



Baghdasar



Mher l'Ancien



David de Sassoun



Mher le Jeune

Sanasar et Baghdasar ont fondé — ils ont taillé Sassoun dans la roche et l'ont rendu habitable. Mher l'Ancien a aimé et combattu et brisé un vœu — et ce vœu brisé a commencé à peser sur la lignée comme une pierre qu'on n'arrive pas à poser. David de Sassoun a vengé, libéré, accompli — mais il a maudit son fils dans la colère, et cette malédiction a eu le poids d'une parole divine, parce que dans ce monde-là, les paroles des héros ont le poids des paroles divines.

Et Mher le Jeune a reçu tout cela. La force de la lignée — entière, intacte, peut-être même accrue. Et avec elle : l'immortalité sans descendance, l'errance sans destination, la force sans ennemi à sa mesure. Il est le plus puissant des quatre. Il est aussi le seul qui ne peut rien faire de sa puissance.

Il y a quelque chose de profondément juste, et de profondément cruel, dans cette logique. L'épopée ne la commente pas. Elle l'enregistre — avec la précision froide des traditions orales qui ne jugent pas, qui transmettent. Voilà ce qui s'est passé. Voilà ce que chaque génération a légué à la suivante. Voilà ce que cela a donné, au bout du compte : un homme seul dans un rocher, qui attend que le monde soit digne de recevoir ce qu'il porte.

Ce n'est pas une tragédie au sens grec — où le héros tombe par sa propre faute, par hubris, par aveuglement. Mher le Jeune n'a pas d'hubris. Il n'est pas aveugle. Il voit très clairement ce qu'il est et ce qu'il ne peut pas

être. Sa tragédie est d'un autre ordre — c'est la tragédie de celui qui hérite d'une dette qu'il n'a pas contractée, et qui doit la porter quand même, parce qu'il n'y a personne d'autre.



C'est pourquoi ce livre s'achève comme il s'achève — non pas sur une défaite, non pas sur une mort, mais sur une attente. Mher le Jeune est dans le rocher. Il n'est pas vaincu. Il est simplement en avance sur un monde qui n'est pas encore prêt pour lui.

Et le rocher attend, au bord du lac de Van, sous le ciel
du plateau arménien.

Et l'eau suinte les vendredis.

Et le cheval hennit, quelque part dans le silence du
rocher.

Et l'histoire — pour l'instant — s'arrête là.

La malédiction

Il existe un moment, dans les grandes épopées du monde, où le père et le fils se retrouvent face à face sans se reconnaître. Où la lignée se retourne contre elle-même. Où la force transmise de génération en génération devient, le temps d'un combat, la force qui détruit ce qu'elle était censée protéger.

Dans le *Shahnameh* de Ferdowsi, Rostam tue Sohrab — son fils qu'il n'a jamais connu — et ne le reconnaît qu'au moment où il est trop tard, quand Sohrab mourant lui montre le bracelet qu'il portait depuis sa naissance. Dans la tradition irlandaise, Cú Chulainn combat Connla sur le rivage et le tue avant de savoir qui il est — et cette mort-là brisera quelque chose dans le héros que rien ne pourra réparer.

Ces récits disent tous la même chose : la lignée héroïque porte en elle sa propre destruction. La force qui fonde une dynastie est aussi la force qui, un jour, la déchire. Le fils est formé à l'image du père — si bien formé qu'il devient, au moment décisif, indiscernable de l'ennemi.

L'épopée de Sassoun connaît ce motif. Elle en fait quelque chose de particulier.



David de Sassoun et Mher le Jeune se rencontrent sur le champ de bataille sans savoir qui est l'autre. David — qui a vieilli, qui a régné, qui a accompli — voit devant lui un guerrier d'une force extraordinaire, un adversaire digne de la lignée de Sassoun. Ce qu'il ne voit pas, c'est son fils. Ce qu'il ne sait pas encore, c'est que cette force est la sienne — transmise, amplifiée, retournée contre lui.

Le combat a lieu. Et à un moment du combat, David comprend. Il comprend qui est cet homme en face de lui. Il comprend ce qu'il est en train de faire.

Et dans la tradition orale arménienne — dans les versions recueillies par les collecteurs du XIXe siècle,

dans les récits des *ashoughs* qui portaient l'épopée de village en village — ce moment de reconnaissance ne suspend pas le combat. Il ne l'arrête pas. Il le transforme en quelque chose de pire : une colère qui n'a plus d'objet légitime, et qui se retourne sur le seul être présent.

David prononce la malédiction dans cet état — entre la reconnaissance et la rage, entre l'amour et la blessure. *Ni mort ni descendance*. Deux termes. Deux condamnations. Et chacune, dans la tradition arménienne, a un poids particulier.

L'immortalité comme fardeau

Dans les traditions héroïques arméniennes — comme dans beaucoup de traditions du Caucase et du Proche-Orient ancien — la mort n'est pas seulement une fin. Elle est aussi une forme d'accomplissement. Mourir en héros, c'est entrer dans la mémoire collective, c'est devenir une voix dans la chaîne des ancêtres, c'est rejoindre ceux dont on invoque le nom dans les moments de crise.

Mher le Jeune ne peut pas mourir. Et cette impossibilité n'est pas un privilège — c'est une exclusion. Il est exclu de la seule forme de continuité que sa culture reconnaît vraiment : la continuité de la mémoire des morts. Les vivants meurent et deviennent des voix. Mher reste vivant — et devient une absence.

L'épilogue de l'épopée le montre avec une précision sobre : il sort du rocher à Vardavar et à Hambartzoum, il voit le monde, il constate que le monde n'a pas changé, que la justice n'est pas revenue, que la terre ne mérite pas encore d'être portée — et il rentre. Ce n'est pas une vie. C'est une attente sans terme assigné, dans un corps qui ne vieillit pas, dans un rocher qui ne s'ouvre que deux fois par an.



L'absence de fils

Le deuxième terme de la malédiction est peut-être le plus lourd.

Dans la tradition arménienne — comme dans toutes les cultures où la transmission du nom, de la terre et de la mémoire passe par la lignée masculine — ne pas avoir de fils, c'est briser quelque chose d'irréparable. Ce n'est pas seulement une perte personnelle. C'est une rupture dans la chaîne.

La lignée de Sassoun existe parce que chaque génération a produit un fils capable de porter le nom. Sanasar et Baghdasar. Mher l'Ancien. David. Et maintenant Mher le Jeune — qui est le dernier, parce que la malédiction l'a rendu incapable de continuer ce qu'il a reçu.

Il porte la force de quatre générations. Il est, physiquement, le plus puissant des quatre. Et cette force s'arrête avec lui. Elle n'ira nulle part. Elle ne sera transmise à personne. Elle s'éteindra — non pas dans un combat, non pas dans une mort héroïque — mais dans l'immobilité d'un rocher, au bord d'un lac, à attendre un monde qui ne vient pas.

C'est cela, peut-être, la vraie cruauté de la malédiction. Pas l'immortalité. Pas l'absence de descendance. Mais les deux ensemble — l'obligation de continuer à exister

sans pouvoir continuer à transmettre. Être le gardien d'une lignée dont on est aussi le dernier maillon.

Gabriel qui descend — et Khantout qui appelle d'abord les collines

Il y a, dans les versions orales de l'épopée, un détail qui mérite d'être arrêté.

Quand Khantout — la mère de Mher, selon certaines versions, ou la figure maternelle qui intercède — réalise ce qui se passe, ce qu'elle fait en premier, c'est appeler les collines. Pas Dieu. Pas les saints. Les collines — les forces anciennes du paysage, celles qui préexistent au christianisme et qui, dans la mémoire populaire arménienne, n'ont jamais tout à fait disparu.

Ce n'est qu'ensuite que Gabriel descend.

Ce geste double — les collines d'abord, l'ange ensuite — dit quelque chose d'essentiel sur la nature de l'épopée de Sassoun. Elle est arménienne et chrétienne dans sa forme telle qu'elle a été transmise — forgée après 301, après la conversion de Tiridate, après des siècles de résistance à la Perse zoroastrienne et à l'Islam. Mais elle porte en elle, comme une couche plus profonde, un substrat plus ancien : le monde où les forces du paysage ont un nom, où les montagnes entendent, où la nature répond aux appels des humains avant que les anges aient le temps de descendre.

Gabriel qui descend ensuite — c'est la forme chrétienne qui enveloppe quelque chose de plus ancien. Et l'épopée, dans ce détail, ne choisit pas entre les deux.

Elle les garde ensemble, comme elle a toujours gardé ensemble les dieux anciens et le Dieu nouveau, les collines et les anges, Aramazd et le Christ.



La malédiction de David n'est pas un accident narratif. Elle est la charnière de toute l'épopée — le moment où la lignée prend conscience d'elle-même, où la force héroïque se retourne et examine ce qu'elle a produit, où le père voit dans le fils non pas son accomplissement mais sa propre limite.

Et cette malédiction, prononcée dans la colère, dans la douleur, dans l'espace impossible entre la reconnaissance et la blessure — elle tiendra. Parce que dans ce monde-là, les paroles des héros ont le poids des paroles divines.

Et Mher le Jeune entrera dans le rocher.

Et le rocher se refermera.

Et il attendra.

Un homme entre deux mondes

Il y a des héros qui meurent. Il y a des héros qui triomphent. Il y a des héros qui disparaissent dans la légende — absorbés par le temps, transformés en noms, en pierres, en lieux. Et puis il y a Mher le Jeune, qui fait quelque chose de plus difficile que tout cela : il continue d'exister, sans pouvoir vivre.

La malédiction de David a deux termes. Le premier — *pas de mort* — est celui qu'on remarque en premier, parce qu'il ressemble à un don. L'immortalité, dans les traditions héroïques, est ce que les dieux accordent aux plus grands — Gilgamesh la cherche, Achille y renonce pour la gloire, Énée en approche par la fondation de Rome. Mais l'immortalité de Mher le Jeune n'est pas de cet ordre. Elle n'est pas une récompense. Elle est une suspension. Il ne peut pas mourir — non pas parce qu'il est trop grand pour la mort, mais parce que le monde n'est pas encore digne de sa mort. Il ne peut pas s'achever, parce que rien autour de lui n'est achevé.

Le second terme — *pas de descendance* — est celui qui fait le plus de mal, silencieusement. Dans la tradition arménienne, comme dans la plupart des traditions du Caucase et du Proche-Orient ancien, le nom d'un homme ne survit pas en lui — il survit dans ses fils. La lignée est la forme que prend la mémoire. Sanasar et Baghdasar ont fondé Sassoun et ont eu des fils. Mher l'Ancien a eu David. David a eu Mher le Jeune. Et Mher

le Jeune n'aura personne. La chaîne s'arrête là. Ce que quatre générations ont construit — la forteresse, le nom, la force, la malédiction accumulée — finit dans un homme qui ne peut ni mourir ni transmettre.

C'est cela, la condition de Mher le Jeune : être le point final d'une lignée qui ne peut pas finir.



Ce que Mher cherche dans ses errances, la tradition orale le dit et ne le dit pas. Elle nomme des routes, des villes, des étapes — Alep, Bagdad, Gézir, des lieux dont

les noms résonnent comme des stations d'un chemin de croix sans croix au bout¹. Mais ce qu'il cherche, personne dans l'épopée ne le formule clairement — parce que peut-être Mher lui-même ne le sait pas. Il cherche peut-être un combat digne de ce qu'il est. Il cherche peut-être un monde où sa force aurait un sens, un ennemi à sa mesure, une cause qui justifierait ce qu'il porte. Il cherche peut-être simplement — et c'est la lecture la plus sombre — une façon de mourir. Une mort qui lui soit accordée, un adversaire ou un destin assez grand pour briser ce que la malédiction de son père a rendu incassable.

Il ne trouve rien de tout cela.

Ce qu'il trouve, quand il revient à Sassoun, est pire que l'absence. Il trouve ce que le temps fait aux choses quand on n'est pas là pour les tenir — et que le temps, pour les autres, a continué pendant que lui errait entre deux états².



La tradition orale arménienne conserve des scènes de ce retour — les tombeaux qui parlent, les voix des morts qui répondent à celui qui n'a pas pu les rejoindre³. Ce sont des scènes d'une intensité particulière, précisément parce qu'elles inversent l'ordre normal du deuil : ce n'est pas le vivant qui parle aux morts, c'est le mort — ou plutôt celui qui ne peut pas mourir — qui reçoit la réponse de ceux qui ont eu la grâce de finir. Les tombeaux savent quelque chose que Mher ne sait pas encore. Ils ont atteint quelque chose qu'il ne peut pas atteindre.

Et après tout cela — les errances, le retour, les voix des tombeaux — il reste une seule chose à faire. Pas une victoire. Pas une mort. Une entrée dans le rocher, au bord du lac de Van, et une attente dont personne ne connaît le terme.



Notes de bas de page

¹ Les étapes des errances de Mher — Alep, Bagdad, Gézir, Vosdanah Gaban — sont attestées dans d'autres travaux sur l'épopée de Sassoun, notamment dans les versions collectées au XIXe siècle et les analyses

comparatives du cycle. Ces éléments ne font pas partie du corpus traduit dans ce livre et sont signalés ici à titre de contexte. Le lecteur souhaitant approfondir ce point pourra se reporter aux travaux de Frédéric Feydit et aux collectes arméniennes de la même période.

² La scène du retour à Sassoun — Kohar, la lettre, l'oncle disparu — est évoquée dans plusieurs versions de l'épopée mais n'a pas été traduite dans ce volume. Les éléments mentionnés ici s'appuient sur d'autres travaux et sont donnés comme contexte narratif, non comme texte traduit.

³ Les scènes des tombeaux et des voix qui en sortent appartiennent au corpus oral de l'épopée de Sassoun tel qu'il a été recueilli et analysé en dehors de ce volume. Elles sont mentionnées ici pour leur valeur symbolique dans la progression du personnage, non comme textes traduits.

Les voix des tombeaux

Il existe, dans les traditions orales du Caucase et du Proche-Orient ancien, un geste qui n'a pas d'équivalent exact dans les littératures écrites occidentales : le vivant qui se rend au tombeau, non pas pour pleurer en silence, non pas pour déposer une offrande et repartir, mais pour parler. Pour attendre une réponse. Et pour l'obtenir.

Ce n'est pas une métaphore. Dans la tradition arménienne — comme dans les traditions géorgiennes, kurdes, et plus loin dans les cycles mésopotamiens — le mort n'est pas entièrement absent. Il est ailleurs, dans un ailleurs qui a une géographie, une température, une densité. Il peut être atteint par la voix, dans certaines conditions, à certains moments. Le tombeau n'est pas une clôture. C'est une membrane.

La lamentation arménienne — le *նղբ*, *voghb* — n'est pas un genre funèbre au sens occidental. Ce n'est pas l'expression privée d'un deuil. C'est une forme d'adresse. On chante au mort pour qu'il entende. On nomme ce qu'on a perdu pour que la perte prenne forme et puisse, peut-être, répondre. Les *ashough* — les poètes-chanteurs arméniens — ont conservé pendant des siècles des formes de lamentation qui sont aussi des dialogues : une voix pose, une voix répond, et la seconde voix vient de l'autre côté.

C'est dans cette tradition que s'inscrit ce que Mher le Jeune fait, au terme de ses errances, avant d'atteindre le rocher.



Les scènes précises de ce moment — Mher devant le tombeau de sa mère, la lamentation chantée, puis Mher devant le tombeau de son père, et la réponse de David depuis l'intérieur de la pierre — existent dans le corpus oral de l'épopée de Sassoun, dans plusieurs versions collectées au XIXe et au début du XXe siècle. Elles font partie des passages les plus intenses du cycle,

précisément parce qu'elles sont le seul moment où David et son fils se parlent vraiment — après la mort, à travers la pierre, sans que l'un puisse aider l'autre.

Ces scènes n'ont pas été traduites dans ce volume¹.

Les mentionner sans les traduire serait les trahir. Les résumer serait leur retirer ce qui fait leur force — le rythme, la forme chantée, la progression de la voix qui appelle et de la voix qui répond. Ce que les morts disent à Mher, et ce qu'ils ne peuvent plus faire pour lui, appartient à un texte qui mérite d'être lu entier, dans sa langue ou dans une traduction qui lui rende justice. Ce n'est pas ce livre.

Ce que ce livre peut faire, c'est indiquer où ces scènes mènent.

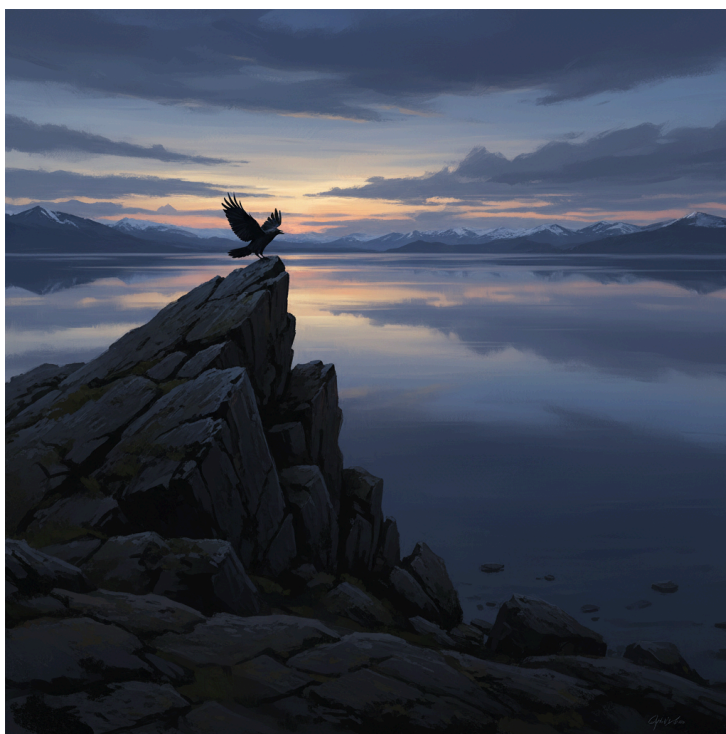
Elles mènent à *Akravou Kar*.

Le rocher du corbeau. Au bord du lac de Van, dans le paysage qui est le cœur géographique et symbolique de l'Arménie ancienne. C'est là que Mher le Jeune va après les tombeaux, après les errances, après tout ce que la tradition lui a fait traverser. C'est là que le cycle s'achève — ou plutôt, c'est là qu'il s'arrête sans s'achever, parce que Mher entre dans le rocher et n'en ressort pas.

Akravou Kar n'est pas une tombe. Ce n'est pas non plus un sanctuaire, au sens où un sanctuaire est un lieu de culte établi, avec des prêtres et des rites. C'est quelque chose de plus ancien et de plus difficile à nommer : un

lieu de suspension. Un endroit où celui qui ne peut ni vivre ni mourir peut attendre, sans que l'attente soit une défaite.

Le corbeau — *akrav* — qui donne son nom au rocher est lui aussi une figure de seuil dans les traditions arméniennes et caucasiennes. Ni tout à fait de ce monde ni de l'autre. Messager possible. Présence qui signale que la frontière est proche.



Ce que les tombeaux ont dit à Mher, nous ne le traduisons pas ici. Ce qu'il a compris en les écoutant, nous pouvons le lire dans ce qu'il fait ensuite : il ne cherche plus. Il n'erre plus. Il va droit vers le rocher, comme quelqu'un qui a reçu une instruction qu'il ne peut pas exécuter autrement.

Les morts lui ont peut-être dit ce que les vivants ne pouvaient pas lui dire : que la lignée est terminée, que la force ne peut plus s'exercer, que le monde n'est pas encore prêt, et qu'il ne reste qu'une chose à faire — attendre, dans la pierre, que le monde change.

C'est une réponse. Pas une consolation.

Notes de bas de page

¹ Les scènes du dialogue de Mher avec les tombeaux de sa mère et de son père — incluant la lamentation chantée et la réponse de David — sont attestées dans plusieurs versions de l'épopée de Sassoun collectées au XIXe et au début du XXe siècle, notamment dans les travaux de Garegin Srvandzians, qui fut l'un des premiers à mettre par écrit les versions orales du cycle. Ces passages n'ont pas été traduits dans ce volume. Leur forme chantée et leur structure dialoguée nécessitent un traitement traductif spécifique qui dépasse le cadre de cet ouvrage. Le lecteur souhaitant les lire pourra se reporter aux traductions arméniennes annotées du cycle, ainsi qu'aux travaux de Frédéric Feydit sur la tradition épique arménienne.

Le Rocher de Van

Il y a, dans les versions les plus complètes de l'épopée de Sassoun, une séquence qui précède l'entrée dans le rocher et qui est parmi les plus étranges du cycle entier : Mher le Jeune se bat contre des anges.

Pas contre des démons. Pas contre des ennemis humains, des rois adverses, des créatures du monde d'en bas. Contre des anges — sept, selon les versions — envoyés non pas pour le détruire mais pour l'arrêter. Et l'Épée-Éclair, qui a tranché tout ce qui pouvait être tranché, qui a traversé armures et pierres et chairs depuis le début du cycle, ne peut pas les atteindre. La lame passe à travers eux sans mordre. Mher frappe, et il ne se passe rien.

Ce moment est théologiquement vertigineux. Il dit quelque chose de précis sur la nature de ce qui attend Mher : ce n'est pas une punition. Ce n'est pas une défaite au sens ordinaire. C'est une limite — la limite de ce que la force peut faire contre ce qui n'a pas de corps. Les anges ne sont pas ses ennemis. Ils sont la forme que prend l'inévitable quand il se manifeste à quelqu'un qui n'a connu que le combat.

Dans certaines versions, avant d'entrer dans le rocher, Mher prononce une formule qui est aussi un jugement : *si ma lame fend la pierre, je suis innocent*. Il frappe. La pierre s'ouvre. Il entre. La pierre se referme.

Ce n'est pas une condamnation. C'est une absolution suivie d'un emprisonnement — ce qui est peut-être la forme la plus arménienne possible du tragique : être reconnu juste, et être quand même enfermé, parce que le monde ne peut pas encore vous contenir.

Ces scènes — le combat contre les anges, le jugement par la pierre — n'ont pas été traduites dans ce volume¹.

Ce qui a été traduit commence ici.



La terre ne porte plus.

C'est le premier signe — le signe du corps avant le signe de la volonté. Le cheval de Mher s'enfonce. Les sabots cherchent l'appui et ne le trouvent pas. Ce n'est pas une tempête, pas un effondrement, pas une catastrophe visible : c'est une résistance passive du sol, comme si la terre refusait doucement de soutenir ce qui est trop lourd pour elle.

Dans la tradition épique arménienne, le cheval n'est pas un simple véhicule. Il est la mesure du héros. Sa force, son endurance, sa capacité à traverser le monde sont indexées sur celles de sa monture. Quand le cheval s'enfonce, c'est le héros lui-même qui n'a plus de place dans le monde physique. Il ne s'agit pas d'une faiblesse — il s'agit d'une incompatibilité. Mher est trop, pour une terre qui ne peut plus le porter.

Ce motif traverse les traditions héroïques du Caucase et du Proche-Orient : le géant, le demi-dieu, le héros excessif qui doit être retiré du monde non pas parce qu'il a failli, mais parce que sa présence même est devenue insoutenable pour le monde ordinaire. Ce n'est pas une punition. C'est une physique.



Mher arrive devant le rocher.

Ce qui se passe ensuite dans le texte traduit est d'une économie narrative presque brutale. Il n'y a pas de longue délibération, pas de discours final, pas d'adieu au monde. Il y a le rocher, il y a l'entrée, il y a la fermeture.

L'Épée-Éclair — *Tatrakap* dans certaines versions, l'épée héritée, l'épée dont le nom porte la lumière et la

rapidité — frappe la pierre. La pierre s'ouvre. Mher entre avec son cheval. La pierre se referme derrière lui.

La fermeture est le moment le plus chargé de tout l'épilogue — précisément parce qu'elle n'est pas définitive au sens ordinaire. Ce n'est pas un tombeau. Ce n'est pas une mort. Dans la tradition populaire arménienne, Mher est encore là, à l'intérieur, attendant. On dit qu'il sort deux fois par an — à Pâques et à la Pentecôte — pour voir si le monde a changé. On dit que le corbeau lui dit que non. On dit qu'il rentre.

La fermeture du rocher est donc une ouverture suspendue. Une porte qui ne s'est pas verrouillée — elle s'est simplement refermée, pour l'instant.



Ce que l'épopée de Sassoun fait avec ce rocher est assez rare dans les traditions héroïques mondiales : elle refuse la mort du héros. Elle lui substitue quelque chose de plus difficile à porter — l'attente. Mher ne meurt pas en combattant. Il n'est pas vaincu. Il est mis en réserve, comme quelque chose dont le monde aura peut-être besoin un jour, quand il sera prêt à le recevoir.

C'est une forme d'espoir qui ressemble à une prison.
C'est une prison qui ressemble à une promesse.

Le rocher de Van existe. On peut le voir. Le lac est derrière lui. La pierre est là.

Notes de bas de page

¹ Le combat de Mher contre les sept anges et la scène du jugement par la pierre — *si ma lame fend la roche, je suis innocent* — sont attestés dans plusieurs versions orales du cycle de Sassoun, notamment dans les collectes du XIXe siècle et dans les versions chantées enregistrées au début du XXe siècle. Ces passages n'ont pas été traduits dans ce volume. Leur traitement nécessiterait une discussion théologique spécifique sur la place des anges dans la tradition arménienne chrétienne telle qu'elle s'est superposée aux strates épiques plus anciennes — discussion qui dépasse le cadre de cet ouvrage. Le lecteur pourra se reporter aux travaux de Manouk Abeghian sur les versions comparées du cycle, ainsi qu'aux analyses de Frédéric Feydit sur la structure théologique de l'épopée.

Ce qui continue après la fermeture

La plupart des épopées savent comment finir.

Le héros meurt au combat, ou rentre chez lui, ou disparaît dans la mer, ou monte au ciel. Il y a une clôture — narrative, cosmologique, émotionnelle. Le monde reprend sa forme ordinaire après le passage du héros. La vie continue, mais le héros, lui, est terminé.

L'épopée de Sassoun ne fait pas cela.

Elle ne termine pas Mher le Jeune. Elle le suspend. Et cette suspension n'est pas une fin d'histoire — c'est le début d'autre chose : un épilogue qui n'a jamais vraiment cessé, qui s'est continué pendant des siècles dans les pratiques, dans les fêtes, dans les croyances des paysans arméniens qui vivaient au bord du lac de Van et qui savaient, ou croyaient savoir, que le rocher existait vraiment, et que quelqu'un était à l'intérieur, et qu'il attendait.



Deux fois par an, le rocher s'ouvre.

La première ouverture est à Vardavar — fête de l'eau et des roses, célébrée en juillet, quatorze semaines après Pâques. La seconde est à Hambartzoum — la fête de l'Ascension, quarante jours après Pâques. Ces deux fêtes sont chrétiennes dans leur calendrier officiel, mais elles portent des strates beaucoup plus anciennes : Vardavar est liée à Astghik, déesse de l'amour et de l'eau, et à des rituels de purification par aspersion qui précèdent de plusieurs siècles la christianisation de

l'Arménie. Hambartzoum — dont le nom signifie littéralement *montée, élévation* — a été naturellement associée au mouvement de ce qui monte, de ce qui sort de la terre, de ce qui revient à la surface.

C'est à ces deux moments que Mher sort.

Ce que le texte dit de ces sorties est d'une précision sobre. Mher sort. Il monte sur Kourkig Jelaly. Il galope. Il regarde. Et il rentre.

Il n'y a pas de discours. Pas de rencontre avec les vivants. Pas de miracle, pas d'intervention dans le monde. Juste le galop — la force qui s'exerce parce qu'elle ne peut pas ne pas s'exercer, même quand elle n'a plus où aller, même quand le monde qu'elle traversait n'existe plus de la même façon. Kourkig Jelaly galope parce que c'est ce que fait Kourkig Jelaly. Mher chevauche parce que c'est ce que fait Mher. Et ensuite il rentre, parce que le monde n'a pas changé.

Ce galop sans destination est peut-être le moment le plus mélancolique de tout le cycle. La force est intacte. L'élan est intact. Il n'y a simplement plus de terrain qui puisse le recevoir.



Un berger pose la question.

Dans l'épilogue traduit dans ce volume, c'est un berger — figure ordinaire, figure du quotidien, figure de celui qui reste quand les héros sont partis — qui s'approche du rocher et demande : *quand sortiras-tu ?*

La question est simple. Elle est aussi la question que le texte pose depuis le début de la section de Mher le Jeune : quand est-ce que la force excessive trouve sa

place ? Quand est-ce que le monde est prêt pour ce qu'il n'a pas pu contenir ?

La réponse de Mher est une des plus belles choses que l'épopée de Sassoun ait produites. Elle ne promet pas. Elle n'espère pas à voix haute. Elle décrit :

Quand le blé se vendra au prix de l'or, et l'or au prix du blé.

Ce n'est pas une condition apocalyptique au sens de la destruction. C'est une condition de renversement — le moment où les valeurs auront été retournées, où ce qui était précieux sera devenu ordinaire et ce qui était ordinaire sera devenu précieux. Un monde suffisamment transformé pour que ce qui ne pouvait pas y tenir puisse enfin y entrer.

Certaines versions ajoutent d'autres conditions. Le monde devra être juste. Les forts ne devront plus écraser les faibles. Ce n'est pas une promesse de retour imminent. C'est presque l'inverse — une façon de dire que le monde tel qu'il est n'est pas encore ce monde-là, et que Mher le sait, et qu'il attend quand même.



L'eau suinte les vendredis.

Ce détail est dans le texte. Il est dit simplement, sans explication, comme une chose connue : les vendredis, de l'eau sort de la roche. Ce n'est pas une source ordinaire. Ce n'est pas expliqué. C'est simplement là, régulier, hebdomadaire, comme une respiration.

Et Kourkig Jelaly hennit, quelque part à l'intérieur. On ne le voit pas. On l'entend — ou on dit qu'on l'entend, ou qu'on l'a entendu, ou que les anciens l'entendaient. Le

cheval est vivant dans la pierre. Il attend lui aussi. Sa voix traverse la roche les vendredis, mêlée à l'eau.

Ces deux signes — l'eau et le hennissement — sont les signes que l'intérieur est habité. Que quelque chose continue, là-dedans, dans une forme de temps différente du temps ordinaire. Pas le temps des vivants, pas le temps des morts. Un troisième temps, le temps de celui qui attend que le monde soit prêt.

Les paysans arméniens qui vivaient autour du lac de Van ont cru, pendant des siècles, que tout cela était vrai.

Pas métaphoriquement. Pas symboliquement. Vrai — le rocher était là, l'eau suintait, le hennissement était audible certains vendredis matin pour qui savait écouter. Des hommes et des femmes qui labouraient, qui élevaient des bêtes, qui vivaient dans l'économie difficile du plateau arménien, croyaient qu'à quelques heures de marche de chez eux, un héros attendait dans la pierre que le monde devienne juste.

Ce n'est pas une naïveté. C'est une façon de tenir.

Croire que la force juste n'a pas disparu — qu'elle est simplement en réserve, empêchée provisoirement par un monde qui n'est pas encore à la hauteur — c'est une façon de ne pas accepter que l'injustice soit l'état permanent des choses. Mher dans le rocher est une promesse horizontale : pas une promesse du ciel, pas

une consolation pour l'après-mort, mais une promesse dans le monde, inscrite dans une roche qu'on peut toucher, au bord d'un lac qu'on peut voir.

Le rocher de Van a été vu. Il a été photographié. Il existe, massif et sombre, au bord du lac. La fissure est là.

Ce que la tradition populaire arménienne a fait avec ce rocher réel — y loger une attente, y inscrire un héros suspendu, y entendre de l'eau et un hennissement — est un des gestes les plus humains que l'on puisse accomplir face à un monde qui résiste : prendre une roche et en faire une promesse.



C'est pourquoi ce livre s'achève comme il s'achève — non pas sur une défaite, non pas sur une mort, mais sur une attente.

Mher le Jeune est dans le rocher. Il n'est pas vaincu. Il est simplement en avance sur un monde qui n'est pas encore prêt pour lui.

Et le rocher attend, au bord du lac de Van, sous le ciel du plateau arménien.

Et l'eau sainte les vendredis.

Et le cheval hennit, quelque part dans le silence de la pierre.

Et l'histoire — pour l'instant — s'arrête là.

Le rocher et l'Histoire

Il faut dire maintenant ce que ce livre n'a pas dit jusqu'ici.

Pas parce que c'était hors sujet. Parce que certaines choses demandent à être dites à la fin, quand le cadre est posé, quand le lecteur a traversé les récits et compris ce qu'ils portent. Alors seulement on peut dire ce qui est arrivé aux gens qui les racontaient.

Ce que Mher dit aux Arméniens

Il existe des héros mythologiques qui disent la gloire d'un peuple. Ils incarnent ce qu'un peuple veut être — la force, la beauté, la ruse, la victoire. Ils sont des projections vers le haut.

Mher le Jeune n'est pas tout à fait cela.

Il est une projection vers l'intérieur — vers quelque chose qui ne peut pas encore se déployer, qui est intact mais empêché, qui attend un monde à sa mesure et ne le trouve pas. Ce qu'il dit aux Arméniens n'est pas *nous sommes grands* mais quelque chose de plus difficile à formuler : *ce qui est juste en nous n'a pas disparu. Il est simplement en réserve. Le monde n'est pas encore prêt.*

C'est un message qui a une résonance particulière pour un peuple qui a vécu, siècle après siècle, entre des empires qui le comprimait — Perses, Byzantins, Arabes, Mongols, Ottomans, Russes. Un peuple dont le territoire a été traversé, divisé, administré par d'autres, dont les rois ont disparu au XIVe siècle et dont l'État n'a été restauré qu'au XXe. Dans ce contexte long, l'image d'une force intacte enfermée dans un rocher — non vaincue, simplement suspendue, attendant le moment où le monde sera capable de la recevoir — n'est pas une métaphore abstraite. C'est une description de quelque chose de connu.

Sassoun, 1915

Les villages de Sassoun — la région montagneuse du sud-est de l'Anatolie qui a donné son nom à l'épopée — ont été détruits en 1915¹.

Ce n'est pas un détail contextuel. C'est le fait central qui détermine la transmission de ce corpus.

L'épopée de Sassoun était une tradition orale vivante. Elle vivait dans la voix de conteurs — les *aşık* et les *gusan* — qui la portaient de village en village, qui la modulaient, qui l'adaptaient, qui en connaissaient des versions différentes et complémentaires. Ces conteurs vivaient dans les villages de Sassoun, de Mouch, du plateau arménien occidental. Beaucoup d'entre eux ont disparu en 1915.

Ce qui a été sauvé l'a été de justesse.

Des chercheurs arméniens — dont certains travaillaient dans des conditions d'urgence absolue — ont collecté in extremis les versions que des survivants portaient encore dans leur mémoire². Krikor d'Aghbirag, dont la version de l'épopée est parmi les plus complètes qui nous soient parvenues, a été recueilli dans ces circonstances — un conteur, une mémoire, et quelqu'un qui écrivait assez vite pour ne pas perdre ce qui était dit³.

Ces collectes d'urgence ont un statut particulier dans l'histoire de la littérature orale mondiale. Elles ressemblent aux collectes faites dans d'autres contextes de destruction — les ethnographes qui enregistraient des langues mourantes, les folkloristes qui transcrivaient des chants dans des communautés en train de disparaître. Mais elles ont une dimension supplémentaire : les textes qu'elles sauvaient parlaient précisément de la survie de ce qui ne peut pas encore se déployer. Les conteurs qui récitaient Mher enfermé dans son rocher étaient eux-mêmes en train de vivre quelque chose d'analogue — une force, une mémoire, une identité comprimée à l'extrême, cherchant comment continuer d'exister.

La force intacte

Il y a une image que la tradition de Sassoun a léguée et qui a pris, après 1915, une résonance qu'elle n'avait peut-être pas tout à fait avant.

Mher est dans le rocher. Il n'est pas mort. Il n'est pas vaincu. Le nom est intact. La force est intacte. L'épée est intacte. Le cheval est intact. Tout est là, comprimé, attendant.

Ce que cette image a pu vouloir dire pour un peuple dont une grande partie venait d'être détruite — dont les villages étaient en ruines, dont les conteurs étaient morts ou dispersés, dont la langue elle-même risquait de se perdre dans la dispersion — dépasse ce qu'une analyse littéraire ordinaire peut contenir.

Ce n'est plus seulement un motif épique. C'est une description du présent.

La force est là. Elle ne peut pas se déployer. Le monde n'est pas encore prêt. Mais elle attend.

Et le texte dit : *quand le monde sera détruit et rebâti, alors Mher sortira.*

Après 1915, cette phrase a changé de registre. Elle ne décrit plus seulement une attente cosmologique abstraite — la fin d'un cycle, le renouvellement du monde selon une logique mythologique. Elle dit quelque

chose de plus immédiat, de plus douloureux : que ce qui vient d'être détruit n'est pas perdu. Que la destruction n'est pas la fin. Que quelque chose attend, intact, dans le rocher.

Beyrouth, Paris, Los Angeles

L'épopée de Sassoun a continué de circuler dans la diaspora.

À Beyrouth, où une communauté arménienne importante s'est reconstituée après 1915, des versions ont été publiées, des conteurs ont été enregistrés, des enfants ont appris des fragments dans les écoles arméniennes. À Paris, des intellectuels arméniens de l'entre-deux-guerres ont travaillé sur les textes, les ont traduits, les ont commentés. À Los Angeles, où la plus grande communauté arménienne de diaspora s'est installée au XXe siècle, des associations culturelles ont maintenu vivante la transmission — spectacles, lectures, enregistrements, publications⁴.

Cette circulation diasporique a transformé le texte. Il n'est plus porté par des conteurs itinérants dans des villages de montagne. Il est porté par des livres, des enregistrements, des cours dans des écoles du samedi, des spectacles dans des salles communautaires. La forme a changé. Mais le texte, lui, est resté remarquablement stable dans ses grandes lignes — les quatre générations de Sassoun, Mher le Jeune, le rocher, l'attente.

Ce que la diaspora a fait avec ce texte est ce que les diasporas font avec les textes qui leur importent : elle l'a maintenu en vie dans des conditions qui n'étaient pas celles pour lesquelles il avait été conçu, en lui faisant

porter des significations nouvelles sans effacer les anciennes.

Mher dans le rocher, pour un Arménien de Los Angeles né en 1970, ne veut pas dire exactement la même chose que pour un paysan du plateau arménien au XIXe siècle. Mais il veut encore dire quelque chose. La force intacte. Le nom qui continue. L'attente d'un monde à la mesure de ce qu'on porte.

Ce qui survit

Ce livre s'est ouvert sur une question — comment traduire un texte oral, comment le faire passer d'une langue à une autre, d'une forme à une autre, sans trahir ce qu'il est.

Il s'achève sur une question plus large : comment un texte survit à la destruction de la communauté qui le portait, et ce qu'il devient dans cette survie.

L'épopée de Sassoun a survécu. Elle a survécu parce que des collecteurs ont travaillé dans l'urgence. Parce que des conteurs ont continué de porter dans leur mémoire ce qu'ils avaient appris. Parce que des communautés dispersées ont maintenu des institutions qui transmettaient. Parce que le texte lui-même — et c'est peut-être le point — portait quelque chose que les gens avaient besoin de porter.

Un texte qui dit : la force juste n'est pas détruite, elle est seulement en réserve, elle attend le bon moment.

Un texte qui dit : quand le monde sera détruit et rebâti, quelque chose sortira.

Ce texte-là — dans les circonstances de 1915 et de ce qui a suivi — n'était pas un texte ordinaire. C'était une description du présent déguisée en mythologie, ou une mythologie qui était devenue, sans qu'on l'ait cherché, une description exacte du présent.

Mher est dans le rocher.

Le rocher est au bord du lac de Van.

Le lac de Van est en Turquie orientale, dans ce qui était autrefois le cœur du plateau arménien.

L'eau suinte toujours les vendredis.

Et dans des appartements de Beyrouth, de Paris, de Los Angeles — et dans des villages d'Arménie, et dans des maisons de la diaspora arménienne dispersée sur plusieurs continents — des gens connaissent encore cette histoire, et savent ce qu'elle dit, et attendent, avec Mher, que le monde soit prêt.

Notes de bas de page

¹ Les massacres et déportations de 1915 dans la région de Sassoun et de Mouch font partie du génocide arménien perpétré par l'Empire ottoman. La destruction des communautés de cette région — qui était précisément la région d'origine de l'épopée — a entraîné la disparition de la grande majorité des porteurs vivants de la tradition orale. Ces événements sont documentés par de nombreux historiens ; on consultera notamment Taner Akçam, *A Shameful Act*, et Raymond Kévorkian, *Le Génocide des Arméniens*, Odile Jacob, 2006.

² Les collectes d'urgence menées auprès des survivants constituent une part importante du corpus épique arménien tel qu'il nous est parvenu. Le travail de Garegin Srvandztiants au XIXe siècle avait posé les bases ; les collectes du début du XXe siècle, menées dans des circonstances radicalement différentes, ont complété et parfois sauvé ce qui restait. Sur l'histoire de ces collectes, voir les travaux de Manouk Abeghian sur la littérature populaire arménienne.

³ Krikor d'Aghbirag est l'un des conteurs dont la version de l'épopée de Sassoun a été recueillie et constitue une des sources majeures du cycle. Les conditions exactes de cette collecte, et la biographie du conteur, sont documentées dans les éditions savantes arméniennes de l'épopée. Ces informations proviennent de la recherche historique et philologique externe au corpus traduit dans ce volume.

⁴ La transmission de l'épopée de Sassoun dans la diaspora arménienne du XXe siècle est un sujet qui mériterait une étude spécifique. Les éléments mentionnés ici — Beyrouth, Paris, Los Angeles — correspondent aux trois pôles majeurs de la diaspora arménienne occidentale, tels qu'ils sont documentés dans les études sur la diaspora arménienne contemporaine. Ces informations proviennent de sources externes au corpus traduit dans ce volume.

Sources et note de traduction

Cette série repose sur trois sources principales.

Leon Surmelian, *Daredevils of Sassoun : The Armenian National Epic*, traduit et adapté en anglais, Allen & Unwin, Londres, 1964. Surmelian a travaillé à partir des versions collectées au XIXe et au début du XXe siècle, en cherchant à produire un texte lisible pour un lecteur occidental sans effacer la nature orale du récit. Sa version reste l'une des plus accessibles en langue occidentale.

Frédéric Feydit, *Les Téméraires de Sassoun : épopée arménienne*, traduit et présenté en français, Gallimard, Paris, 1964. Feydit a travaillé directement sur les textes arméniens et produit la version française de référence. Sa traduction est à la fois rigoureuse et attentive au rythme oral des récits.

L'Académie des sciences d'Arménie soviétique a produit, dans la seconde moitié du XXe siècle, les éditions savantes du cycle de Sassoun, intégrant les différentes versions collectées depuis Srvandzians jusqu'aux collectes du XXe siècle. Ces éditions constituent la base philologique sur laquelle toute adaptation sérieuse doit s'appuyer.

Le Matenadaran d'Erevan — l'Institut Mesrop Mashtots des manuscrits anciens — conserve une partie des manuscrits et documents liés à la tradition épique

arménienne. Il est la mémoire matérielle de ce que la tradition a produit par écrit, et le pendant institutionnel de ce que les conteurs ont porté dans leur mémoire.

Trois choix ont guidé ce travail de traduction et de documentation.

Conserver la voix du conteur. L'épopée de Sassoun n'est pas un texte littéraire au sens ordinaire du terme — elle n'a pas été écrite par un auteur unique qui aurait pesé chaque mot. Elle a été portée par des voix, modulée à chaque performance, transmise dans une relation directe entre un conteur et son public. Cette dimension orale laisse des traces dans le texte : les répétitions, les formules, les adresses directes, les transitions abruptes, les passages qui changent de registre sans transition. Ces traces ont été conservées. Elles ne sont pas des imperfections à corriger — elles sont la forme du récit.

Intégrer le contexte sans l'imposer. Les récits de Sassoun viennent d'un monde qui n'est pas celui du lecteur contemporain. Les notes et les chapitres d'introduction visent à donner ce qui est nécessaire pour comprendre sans alourdir ce qui est dit. Le contexte historique, mythologique, linguistique est là pour servir le récit — pas pour le remplacer, pas pour le transformer en document d'histoire ou en objet d'étude. Quand le

contexte aurait pris trop de place, il a été mis en note ou en section séparée.

Ne pas résoudre ce que le récit laisse ouvert. L'épopée de Sassoun se termine sur une ouverture — Mher dans le rocher, l'attente, la promesse différée. Elle ne résout pas la malédiction. Elle ne réconcilie pas le père et le fils. Elle ne répond pas à la question du berger. Ces ouvertures ont été respectées. Un récit qui dit *il attend* n'a pas besoin qu'on explique pourquoi c'est une fin satisfaisante. C'en est une. L'attente est une forme de présence.

Il est toujours là, dans le rocher.

Il attend que le monde mérite d'être porté.

Quarante miséricordes sur ceux qui ont raconté.

Et sur ceux qui liront — que la miséricorde soit.
